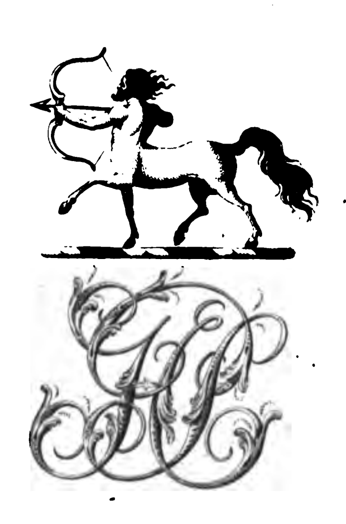




L'AMI DES ENFANS.

PAR M. BERQUIN.

ANNÉE 1783.

TOME QUATRIEME.



À LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH ET COMPAG.

M. DCC. LXXXIV.



L'AMI DES ENFANS.

PHILIPE *.

OH, je m'en vengerai, je l'en ferai repentir, s'écrioit le petit Philipe! Il avoit le visage rouge de colere, & marchoit sans voir devant lui son ami Etienne qui l'écoutoit avec inquiétude, & qui s'approchant de lui, s'informe de qui donc il vouloit se venger? Philipe léve les yeux, il voit son ami, & un doux sourire se fait voir sur son visage -- Ah mon ami! viens, tu verras de quoi je veux me venger. Tu as vu

* Ces deux Contes sont de l'éditeur, & dans le genre simple qui lui semble le seul convenable pour les enfans.

mon petit jonc, cette jolie canne pliante que mon pere m'avoit donnée : la voilà en pieces, & c'eſt le fils du fermier qui demeure là vers cette porte rouge qui me l'a briſée. Et pourquoi l'a-t-il fait, demande Etienne ? Je montois le chemin, dit Philipe avec émotion, je badinois avec ma canne en la mettant autour de mon corps ; un des bouts m'a échapé vis-à-vis de ce banc, où le brutal avoit poſé ſa cruche pleine d'eau ; ma canne a donné contre cette cruche & l'a renverſée ; mais elle ne l'a point caſſée : il eſt venu vers moi & m'a dit des injures. Je lui ai proteſté que je ne l'avois point fait par malice & que j'en étois faché : il ne m'a point écouté ; il m'a enlevé ma canne & l'a miſe en morceaux avec une pierre. Je l'en ferai repentir, oui, j'en trouverai bien le moyen.

C'eſt un méchant, lui dit Etienne, & il eſt puni de ſa méchanceté ; car on le deteſte, perſonne ne veut aller avec lui : s'il veut jouer, il ne trouve point de compagnon ; s'il accourt où l'on ſe divertit, on lui ferme la porte

au nez : ſi on ne peut l'éloigner, on ſe diſperſe, on le fuit. La haine qu'on a pour lui te venge aſſez...

Mais il a briſé ma canne, répond Philipe ; mon pere me l'avoit donnée ; elle me faiſoit tant plaiſir : vois en les morceaux ; comme il l'a briſée ! Mon pere me la demandera : il croira que je l'ai perdue ; peut-être qu'il ſe fâchera ; & c'eſt ce brutal qui en ſera la cauſe. Je ne lui avois rien fait, je voulois lui remplir ſa cruche que j'avois vuidée ſans penſer à mal. Qu'il eſt méchant ! Je voudrois bien m'en venger.

Crois-moi, mon ami, dit Etienne, laiſſe le en paix ; contente toi de le mépriſer. Tu n'es pas méchant comme lui, & il ſera toujours plus fort que toi pour faire le mal. Il faut que je te diſe ce qui lui arriva un jour.

Il vit une abeille ſur une fleur, & il voulut la prendre pour s'amuſer à lui arracher les aîles ; l'abeille le piqua & s'envola dans ſa ruche. Tranſporté de colere, il diſoit comme toi. Je m'en vengerai. Il coupa une longue

gaule & la mettant dans le trou de la ruche, il l'y tournoit, il l'y poussoit à plusieurs reprises : quelques abeilles furent tuées, mais tout l'essaim irrité sortit, tomba sur lui, & lui fit mille piquures : il poussa des cris perçans & la douleur le faisoit rouler par terre : son pere accourut, & eut bien de la peine à faire fuir les abeilles qui l'environnoient en leur jettant de l'eau : il fut malade pendant plusieurs jours.

Tu vois que sa vengeance lui réussit mal. -- Meprisons aussi ses piquures ; il trouvera bien quelqu'un, qui, plus fort que lui, te vengera sans que tu t'en mêles. Et puis, parce qu'il est méchant, voudrois-tu le devenir ? Car, mon ami, il a plus de force que toi, & pour t'en venger, il faudroit devenir plus méchant que lui.

Je crois que tu as raison, dit Philipe : viens avec moi ; nous dirons tout à mon pere, & il ne sera point fâché contre moi : car, vois-tu, mon ami, je puis me consoler de ma canne brisée ; mais je ne me consolerois pas si mon pere pouvoit croire que je n'ai

pas ſoin de ce qu'il me donne, & s'il m'en grondoit. Ils allerent enſemble, raconterent l'aventure au bon pere qui conſola ſon Philipe, & remercia Etienne des bons conſeils qu'il lui avoit donné.

Le jour ſuivant, Philipe eut une canne ſemblable à la premiere : il paſſa devant la maiſon du fermier ; ſon fils y étoit & il ne le regarda point : il ne vouloit plus lui faire rendre le mal qu'il en avoit reçu, & ne pouvoit encore le voir qu'avec peine.

Cependant, il vit quelques jours après ce jeune payſan tomber avec un fagot qu'il portoit à ſa maiſon & qui l'empêchoit de ſe relever ; il courut vers lui, le débaraſſa de ſon fagot, l'aida à ſe relever & à reprendre ſa charge. Le méchant rougit de honte de recevoir du ſecours de celui auquel il avoit fait du mal, & devint plus honnête. Philipe s'en revint fort content chez lui. D'abord il n'avoit ſecouru celui qu'il n'aimoit pas, que parce qu'il ne pouvoit voir quelqu'un dans la peine ſans deſirer le ſoulager ;

mais en y réflechissant, il s'en applaudit -- " Voila, disoit-il, comme il faut que je me venge: Je ne puis jamais me repentir de cette vengeance là. „

CHARLOTTE.

Au devant de la maison qu'habitoit Charlotte, étoit une petite cour qui n'avoit d'autre ornement que sa verdure & l'ombrage d'un grand tilleul. De là on voyoit tout ce qui se passoit sur le chemin. Charlotte venoit quelquefois sous cet ombrage frais avec sa petite chaise & le bas qu'elle vouloit tricoter pour sa maman; qui lui avoit appris à les faire. Un jour qu'elle y étoit, elle vit de loin un vieillard qui s'avançoit lentement; il avoit les cheveux blancs, son dos étoit courbé, il s'apuyoit sur un bâton & marchoit avec peine. Hélas! dit Charlotte en fixant les yeux sur cet homme, il souffre, & peut-être il est pauvre; il est bien malheureux.

Plus loin elle vit des jeunes gens qui marchoient légerement : ils eurent bientôt atteint le vieillard. Ils remarquerent que son habit déja usé, avoit les poches bien longues, & les manches trop courtes; que son châpeau devenu roux se replioit presque sur ses épaules; que son visage étoit ridé, & ils en rioient. Une pierre qui se trouva sur son chemin faillit à le faire tomber, & ils en rirent plus encore. Le vieillard en soupira.

Je fus jeune comme vous, leur dit-il, & je ne me moquois pas de ceux que la vieillesse rendoit infirmes: vous deviendrez vieux aussi; chaque jour vous approche de l'âge où je suis, vous sentirez alors que les moqueurs sont injustes. En disant cela, il voulut continuer son chemin; mais il fit un faux pas encore; sa canne lui tomba des mains, & les jeunes gens disoient: " voyons comment il s'y prendra pour la relever. „

Charlotte qui avoit entendu le vieillard, qui en étoit émue, vit sa peine, posa son bas sur sa chaise, courut

vers lui, releva ſa canne, la remit dans une de ſes mains, & prenant ſon autre bras, comme ſi elle eût été bien-forte, lui dit de s'appuyer ſur elle & de ne pas faire attention à ce qu'on pouvoit dire. Le vieillard la regarda: " Aimable enfant, „ diſoit-il, que vous êtes bonne! Je ſuis conſolé des ris de ces moqueurs: puiſſiez vous toujours être heureuſe; & ils marchoient enſemble. Les jeunes gens ne le ſuivirent plus, peut-être parce qu'ils avoient honte de ce qu'ils avoient fait.

Quelques momens après l'un d'eux tomba, & tous les autres en rirent: lui en fut irrité, & ſe relevant, chaſſa ſes camarades en leur lançant des pierres. Il ſentit alors qu'il étoit bien dur & bien injuſte de ſe moquer des peines de quelqu'un: il réſolut de ne jamais rire de celles d'un vieillard, & ſuivit de loin celui dont il s'étoit moqué pour voir s'il n'auroit point occaſion de réparer ſa faute.

Cependant le bon vieux homme aidé de Charlotte, avançoit à pas lents, mais plus ſûrs. Elle lui propoſa de ſe

reposer un moment. " Voilà notre maison, dit-elle : arrêtons-nous sous l'ombre du tilleul ; mon pere ni ma mere n'y sont pas & vous en serez moins bien reçu ; mais au moins, vous vous y reposerez. „ Ils y allerent. Charlotte apporta une chaise au vieillard ; puis, pour lui redonner des forces elle lui apporta un peu de vin & du pain : c'est tout ce qu'elle avoit alors.

Le bon homme ne pouvoit se lasser de la remercier. " Vous avez encore vos parens, disoit-il : ils vous aiment, vous les aimez ; ils sont bien heureux : ah, puissent-ils toujours l'être ! „ Et vous, lui dit Charlotte, n'avez vous point d'enfans ? Il répondit : J'ai eu un fils ; il demeuroit à la ville, il m'aimoit & me visitoit souvent ; mais hélas ! il est mort, & je n'ai plus de consolation. Sa femme étoit riche, elle fait la grande Dame & ne s'informe pas si je vis, si je suis malade ; car elle veut oublier que son beau-pere n'est qu'un paysan. Je ne connois plus même ses enfans qui sont pourtant les miens. „ En disant ces mots, quel-

ques larmes tomboient ſur ſes joues deſſéchées.

Charlotte attendrie s'écrioit. Comment peut-on être auſſi dur? Ah ma mere, ma bonne mere ne feroit pas ainſi! Enſuite, elle lui parla d'autres choſes pour ne pas l'affliger: Peu après il ſe leva, & remercia Charlotte en la béniſſant; mais elle voulut l'accompagner encore.

En paſſant, ils virent le jeune homme qui les avoit ſuivis, aſſis ſur l'herbe: il baiſſa les yeux quand ils le regarderent & les ſuivit à quelque diſtance. La jeune fille s'en apperçut & n'en parla pas. Elle demanda au vieillard s'il vivoit ſeul. Non, lui répondit-il, j'avois une petite maiſon: tenez, la voilà à côté de ce grand arbre. Vous voyez qu'elle n'eſt pas bien loin: autour d'elle eſt un jardin, un verger, un champ aſſez grand, & une petite vigne. J'ai dit à un voiſin pauvre dont la maiſon tomboit de vieilleſſe, venez demeurer chez moi; vous cultiverez mon bien & le vôtre; je vivrai avec vous, vous jouirez de tout, je ne vous

demande que les choses nécessaires à ma vie. Cela lui convient; il n'a point d'enfans, il est bon & honnête & je suis bien avec lui. Malgré ses soins, il me semble souvent que je suis seul & abandonné: je n'y vois plus mon fils, & j'étois accoutumé à en recevoir les plus touchantes marques d'amitié; dans le même lieu où je le voyois accourir, je ne reçois plus de secours que par des mains étrangeres; je n'y vois plus ses enfans qui me laissent & m'oublient. Je vivrai loin d'eux, je mourrai sans les revoir peut-être — Ah! si leur pere eût vécut — & il garda le silence.

Charlotte touchée de ses plaintes, lui disoit. J'irai, moi, j'irai vers vous avec ma mere. Nous nous verrons souvent. Mais ses discours ne firent qu'accroître sa peine: la bonté, la sensibilité de cette jeune fille lui faisoient toujours mieux sentir de quelles douces consolations il étoit privé; & en la remerciant, les larmes lui empêchoient de voir son chemin.

Il prit son mouchoir, s'essuya les

yeux, & troublé par ſes triſtes penſées, croyant le remettre dans ſa poche, il le laiſſa tomber & ne s'en apperçut pas. Sa jeune compagne ne s'en apperçut pas non plus; mais le jeune homme qui les ſuivoit encore, le vit, le ramaſſa & courut le rendre. “ Tenez, dit-il, brave homme, vous perdiez votre mouchoir; le voici. „

“ Je vous remercie, mon ami, dit le vieillard: Dieu ſoit beni! voilà encore un jeune homme honnête, qui ne ſe rit pas de la vieilléſſe & ne ſe moque pas des maux qu'elle donne. Oh non, vous ne la mepriſez pas; je le vois dans vos yeux: vous n'êtes pas comme ces jeunes gens que vous avez dû rencontrer; car ſans doute, vous n'étiez pas avec eux. „ Charlotte ſe reſſouvint bien de l'avoir vu avec eux, & rire comme eux; mais elle ne vouloit pas le dire; car elle craignoit de faire de la peine, même à ceux qu'elle deſapprouvoit.

Le petit homme rougit, baiſſa les yeux & fut tenté de mentir; mais il ne ſavoit pas le faire, & d'ailleurs il

n'avoit pas le cœur aſſez mauvais pour avoir beſoin de ſe cacher, & de ſe ſervir du menſonge pour qu'on ne le mépriſât pas. “ Pardonnez-moi, dit-il, j'y étois, je vous inſultois comme eux & j'en ai honte. Je m'apperçois depuis quelque tems, que lorſque je ſuis avec une troupe d'enfans de mon âge, je ſuis plus méchant que lorſque je me trouve ſeul. Non, jamais, ſi j'euſſe été ſeul, je n'aurois pu m'amuſer des faux pas que vous avez fait, & mon premier mouvement auroit été de vous aider. Je voudrois bien vous être un peu utile à préſent pour réparer ma faute. ”

“ Elle eſt déjà réparée, dit le vieillard: vous avez de la franchiſe & de la bonté; vous deviendrez un honnête homme, j'oſe le croire. Venez tous deux juſqu'à ma maiſon. La voilà; encore deux pas & nous y ſommes: je vous donnerai du lait; nous en boirons enſemble. “ Le petit garçon fut bien content — Charlotte auroit voulu pouvoir refuſer; mais elle ne le fit pas dans la crainte d'affliger le bon payſan.

Ils arriverent : on apporta du lait, des écuelles, du pain un peu groſſier, mais frais & bon encore. Ils s'aſſirent ſur l'herbe & firent leur petit repas. « Que vous me faites plaiſir, diſoit le bon vieillard : oui, je ſuis content de ma journée; j'ai trouvé des jeunes gens bons, honnêtes, qui ne mépriſent ni le pauvre, ni l'infirme : mon ſommeil cette nuit en ſera plus doux. »

Les jeunes gens, aſſis à ſes côtés, lui témoignoient leur joie & leur reconnoiſſance; mais leurs regards étoient plus expreſſifs que leurs diſcours. Ils ſongeoient cependant à ſe retirer... Charlotte ne voyoit là ni ſon pere ni ſa mere; ils pouvoient arriver & s'inquieter de ne point la trouver : elle ne le diſoit pas; le petit homme ſeul fit entendre qu'il étoit fâché d'être obligé de s'en retourner ſi-tôt; mais qu'il craignoit d'être grondé par ſa mere.

« Elle eſt donc bien ſevère votre mere dit le vieillard... Pas toujours, répondit le petit garçon, cependant elle l'eſt ſouvent, & quoiqu'elle nous aime, nous la craignons beaucoup...

Et votre pere... Notre pere, hélas ! à peine je l'ai connu : il est mort il y a quatre ans... Il y a quatre ans ! & le vieillard fixoit le jeune homme & disoit : Seroit-ce bien lui, ... je reconnois ses traits... Seroit-ce bien François ? Oui, je m'appelle François. „

Le vieillard demeure un instant immobile ; puis d'une voix altérée, les yeux humides de pleurs, tendant les bras à François, il lui dit, mon enfant, tu ne reconnois plus ton grand pere : viens, embrasse moi... ce sont bien là les traits de mon fils... Oh mon enfant, tu ne pensois plus à moi. " François lui faisoit les plus tendres caresses & ne pouvoit parler... Charlotte pleuroit de joie de voir le vieillard consolé. „

Vous le voyez, lui disoit le bon homme ; vous le voyez ; il ressemble à son pere : oui, c'est bien mon fils : mon fils m'aimoit ; celui-ci m'aimera aussi : mes derniers jours ne seront plus si tristes ; ils ne s'écouleront pas sans joie, sans attachement. Je mourrai content.... mais j'oubliois qu'en te

retenant, je puis te faire gronder par ta mere... j'ai eu tant de plaisir que je l'oubliois.... Retire-toi, mon fils ; je ne veux pas que ma joie te coûte des larmes.... Vas, aime ta mere, obéis-lui, même en ne venant pas me voir. Il me seroit bien dur cependant de te quitter pour toujours. Viens vers moi si tu le peux sans desobéir & sans mentir.

Puis regardant Charlotte. Et vous aussi, aimable enfant, je sens que vous devez vous retirer ; vos parens seroient inquiets. Je vous dois toute ma joie, je vous bénirai toujours. Venez me voir quelque fois ; ne m'oubliez pas, mes enfans : puissiez-vous être heureux tous les deux.

Les deux enfans s'éloignent en se tenant par la main : ils ne se parloient pas ; mais de tems en tems ils regardoient le vieillard qui les suivoit des yeux, & ne rentra dans sa maison que lorsqu'il ne put plus les voir. Charlotte rentra chez elle. Sa mere, son pere n'étoient point arrivés ; mais ils ne tarderent pas longtems : elle leur

raconta ce qu'elle avoit fait, ce qu'elle avoit vû, & ce fut l'entretien de la petite famille pendant la veillée.

Et le lendemain, ils allerent tous voir le vieillard : ils y allerent ſouvent. François vint auſſi voir ſon grand-pere : il étoit joyeux de le retrouver, de l'entendre, d'en recevoir les plus doux noms, les plus tendres careſſes ; mais cependant s'il n'y trouvoit pas Charlotte, il n'étoit pas content & s'en retournoit un peu triſte. Plus il devint grand & raiſonnable, plus il l'aima, & lorſqu'il fut en âge de prendre une femme, il n'en voulut pas d'autre, quoiqu'elle ne fût pas riche. Le vieillard vécut aſſez pour les voir époux : il les bénit & mourut en paix.

LA MONTRE.

Au retour d'une visite qu'elle venoit de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentroit chez ses parens d'un air triste & pensif. Elle trouva ses freres & ses sœurs qui jouoient ensemble avec cette joie vive & pure, dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, & de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paroissoit souffrir de l'air de gaieté qui régnoit autour d'elle, & ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisoit pour la tirer de son abattement. Son pere qui l'aimoit avec tendresse, fut très-inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractere. Il la fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, & lui demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à tou-

tes ſes queſtions. Mais enfin, preſſée plus vivement, elle lui dit que toutes les petites Demoiſelles qu'elle venoit de voir chez ſon amie, avoient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique, ſans vanité, aucune d'elles ne fût ſi avancée pour les talens & pour l'inſtruction. Elle cita ſur-tout Mademoiſelle de Richebourg, à qui ſon oncle avoit donné une montre d'or entourée de brillans. Oh! quel plaiſir, ajouta-t-elle, d'avoir une ſi belle montre à ſon côté!

Voilà donc le ſujet de ta peine, lui dit M. de Fonroſe en ſouriant. Dieu merci, je reſpire. Je te croyois attaquée d'un mal plus ſerieux. Que voudrois-tu donc faire d'une montre, ma chere Charlotte?

CHARLOTTE.

Eh, mon papa, ce qu'en font les autres. Je la porterois à ma ceinture, & je regarderois à tout moment l'heure qu'il eſt.

M. DE FONROSE.

A tout moment? Tes quart-d'heure

ſont-ils ſi précieux? ou eſt-ce que les jours de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance te paroîtroient ſi longs?

CHARLOTTE.

Non, mon papa; vous m'avez dit ſouvent que je ſuis dans la ſaiſon la plus heureuſe de la vie.

M. DE FONROSE.

Si ce n'eſt donc que pour ſavoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'eſcalier une pendule qui peut te l'apprendre au beſoin?

CHARLOTTE.

Oui; mais lorſqu'on eſt en-haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours ſonner. On n'a pas toujours du monde autour de ſoi pour leur demander l'heure. Il faut ſe détourner & deſcendre. C'eſt du tems perdu, au lieu qu'avec une montre, on voit cela tout de ſuite, ſans importuner perſonne, & ſans ſe déranger.

M. DE FONROSE.

Il eſt vrai que c'eſt fort commode,

quand ce ne ſeroit que pour avertir ſes maîtres que l'heure de leur leçon eſt finie, lorſque, par politeſſe ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE.

Quel plaiſir vous prenez toujours à me déſoler par votre badinage!

M. DE FONROSE.

Eh bien, ſi tu veux que nous parlions plus ſérieuſement, avoue moi avec franchiſe quel eſt le motif qui te fait deſirer une montre avec tant d'ardeur.

CHARLOTTE.

Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONROSE.

C'eſt le véritable que je demande. Tu ſais que je ne me paie pas de raiſons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus ſincere amitié que toi-même. C'eſt pour que l'on s'écrie en paſſant à ton côté: Ho, ho! voyez quelle belle montre a

cette petite Demoiselle ! Il faut qu'elle soit bien riche ! Or, dis-moi, si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres, & d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans ! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son pere ? En consideres-tu davantage celles qui sont plus riches que toi ? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connoîtrois pas, au lieu de dire : Voilà une Demoiselle d'un caractere bien estimable qui porte cette montre ! tu dirois plutôt : Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette Demoiselle ! Si une montre peut faire honneur, c'est à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, & au goût de celui qui l'a commandée, ou choisie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris, s'il veut en tirer vanité.

CHARLOTTE.

Mais, mon papa, vous semblez toujours me parler comme si c'étoit par ce motif que je l'eusse desirée.

M. DE FONROSE.

Je ne te cacherai point que je le ſoupçonne terriblement. Tu ne veux pas en convenir encore ; à la bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre ſoit un meuble bien utile, puiſque vous en avez une, vous qui êtes ſi Philoſophe !

M. DE FONROSE.

Il eſt vrai que je ne pourrois guere m'en paſſer. Tu ſais que les occupations de mon cabinet ſont interrompues par des devoirs publics, qui demandent de l'exactitude & de la ponctualité.

CHARLOTTE.

Et moi, n'ai-je pas auſſi vingt exercices différens dans la journée ? Que diriez-vous, ſi je ne donnois pas à chacun la meſure du tems qu'il exige ?

M. DE FONROSE.

C'eſt juſte. Tu vois que je ne ſuis

pas obſtiné. Quand on m'allegue des raiſons frappantes, je m'y rends. Eh bien, ma chere fille, tu auras une montre.

CHARLOTTE.

Badinez-vous, mon papa ?

M. DE FONROSE.

Non certainement. Et dès ce jour même ; pourvu que tu n'oublies pas de la prendre, quand tu ſortiras.

CHARLOTTE.

Pouvez-vous me le demander ? Oh! je ſuis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je ſuis allée chez Mademoiſelle de Montreuil.

M. DE FONROSE.

Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raiſon. Mademoiſelle de Richebourg y ſera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE.

Tu ſais ma chambre à coucher ? A côté de mon lit, tu trouveras une mon-

tre

tre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE.

Quoi ! cette grande Patraque du tems du Roi Dagobert, qui lui servoit peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens !...

M. DE FONROSE.

Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisoit pas autrement du vivant de mon pere. Je l'ai trouvée dans son héritage, & je me faisois un devoir de la garder pour moi-même. Mais, en te la donnant, elle ne sortira pas de la famille ; & j'aurai plus souvent occasion de le rappeller à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE.

Oui ; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand-papa ?

M. DE FONROSE.

Eh, c'est-là précisément où je t'attendois. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'allégois avec tant d'impor-

tance, n'est qu'un vain prétexte, dont ta vanité cherchoit à se couvrir, puisque cette montre te rendroit le même service que tu pourrois attendre d'une montre d'or, enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser des vains propos des autres? D'ailleurs ils ne pourroient que faire honneur à ton caractere. La solidité de la montre passeroit pour l'emblême de celle de tes goûts.

CHARLOTTE.

Mais ne pourrois-je pas en avoir une qui fût en même-tems solide, & d'une forme agréable?

M. DE FONROSE.

Tu crois donc que cela feroit ton bonheur?

CHARLOTTE.

Oui, mon papa; je me croirois fort heureuse.

M. DE FONROSE.

Je voudrois que ma fortune me per-

mit de té convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles, est frivole & passagere. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderois guere plus ta montre; qu'au bout d'un mois, tu oublierois de la monter, & que bientôt elle ne seroit pas mieux réglée que ta folle imagination.

CHARLOTTE.

Ne pariez point, mon papa, vous perdriez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE.

Je ne veux pas aussi parier; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit risquer l'épreuve, & qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

CHARLOTTE.

Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse?

M. DE FONROSE.

Si je le pense, ma fille? Tout notre

bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placé la Providence, & des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre possede auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jetter un œil d'envie sur quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au Maître d'un vaste Royaume, que les Provinces qui le bornent, manquent à ses Etats pour les arrondir. De-là naissent entre les Princes ces guerres cruelles qui désolent la terre; & entre les particuliers ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrelent & les avillissent. Quels étoient tes propres sentimens envers Mademoiselle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à son côté? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoient autrefois vers le sien? Lui aurois-tu rendu, dans ce moment,

ces ſervices dont tu te ſerois fait hier une joie ſi pure ? Mais cette inimitié ſecrete que ſa montre t'inſpiroit contre elle, ta montre ne l'inſpireroit-elle pas contre toi à tes meilleures amies, & peut-être à tes freres & à tes ſœurs ? Vois cependant pour quelle mépriſable jouiſſance de vanité tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur & du ſang, les plus tendres affections de la nature ? Pourrois-tu te croire heureuſe à ce prix.

CHARLOTTE.

O mon papa, vous me faites friſſonner !

M. DE FONROSE.

Eh bien, ma fille, ne forme donc plus de ces ſouhaits déraiſonnables qui troublent ton repos ? Que manque-t-il à tes véritables beſoins dans la condition où le ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture ſaine & abondante, des vêtemens propres & commodes pour toutes les ſaiſons ? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton

esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables, qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier & tes boucles d'oreilles de perles fausses? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses? Encore te faudra-t-il de plus des dentelles, de riches étoffes, & des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, & visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, & des ameublemens précieux? Vois combien une premiere fantaisie satisfaite, engendre d'innom-

brables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusques à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, & regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misere, qui consumoient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te seroit arrivé à toi, à tes sœurs & à tes freres, si ma tendresse & mes réflexions ne m'avoient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse auroit peut-être ménagé mes forces, autant qu'il auroit flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction & vos plaisirs, j'aurois été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin, quel auroit été mon sort & le vôtre ? Je vous aurois vu croître dans le désordre & la stupi-

dité. Je n'aurois pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurois refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurois langui longtems dans les mépris d'une juste misere. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel, sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurois laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite? J'aurois fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir & de la terreur; & vos malédictions m'auroient poursuivi jusqu'audelà de ma tombe.

O mon papa! quelle étoit ma folie, s'écria Charlotte, en se jettant à son cou! Non, non, je ne veux plus de montre; & si j'en avois une, je vous la rendrois à l'instant.

M. de Fonrose charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment & de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte

reprit sa premiere gaieté ; & lorsqu'elle voyoit quelque bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre, que de lui porter la plus légere envie.

CAROLINE.

L'AIMABLE petite Caroline, dont je vous ai déja parlé quelquefois, étoit allée à la campagne avec sa mere à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de souliers neufs ; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mere en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, & de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mere eut essayé les siens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire

prendre la mesure. On va l'appeller dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-tems attendue, se retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée que Caroline reparoît tout-à-coup.

Où étiez-vous donc ma fille, lui dit sa mere ?

Là, maman, répondit-elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas sortie, lorsque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien, est-ce que votre cordonnier vous fait peur ?

Non, maman ; mais il auroit bien vu à mes souliers que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire ; il auroit cru que je lui aurois ôté ma pratique. Le pauvre M. David ! il auroit été tout fâché !

LES OIES SAUVAGES.

Le jeune Raimond voyoit un jour une troupe d'oies ſauvages, qui traverſoient les airs à demi-cachées dans les nues; & il admiroit la hauteur & l'ordre de leur vol.

M. de Laval étoit en ce moment près de lui: Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez ſoin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre baſſe-cour; mais les oies ſauvages, qui les nourrit?

M. DE LAVAL.

Perſonne, mon ami.

RAIMOND.

Comment font-elles donc pour vivre?

M. DE LAVAL.

Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des aîles?

RAIMOND.

Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler ?

M. DE LAVAL.

C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces & de leur instinct.

RAIMOND.

Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut.

M. DE LAVAL.

Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin ; mais tu sais dans quelles vues ; pour les manger aussi-tôt qu'elles seront engraissées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la vie sociale. Un homme qui seroit assez lâche pour se reposer entiérement sur

les autres du soin de sa subsistance, perdroit toute l'énergie de son esprit, & seroit obligé de se vendre pour un morceau de pain. Celui qui se sent au contraire assez de courage pour pourvoir de lui-même à ses nécessités, jouit d'une noble indépendance, & ne perd rien de la vigueur de son ame. Ce n'est pas que chacun de nous doive vivre à part, uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux, dont je te propose l'exemple, forment entr'eux des sociétés fort bien réglées. On les voit couver les œufs & soigner les petits des meres, qui perdent la vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement, lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les autres, & leur faciliter le voyage. Raimond ces deux especes d'oiseaux n'en formoient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a mis entr'eux leur maniere de vivre.

RAIMOND.

O mon papa ! ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vive ceux qui savent fendre les airs !

UN PETIT PLAISIR,

changé contre un plus grand.

LOUISE.

BONJOUR, ma petite maman. Voyez-vous ? nous sommes déja prêtes. Oh ! si le bateau pouvoit arriver tout de suite !

Mde. DELORME.

Patience, il n'est que six heures. Venez, nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

HENRIETTE.

Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la riviere.

Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer, sans perdre une minute.

(*Elles courent dans le jardin, & entraînent leur mere vers l'allée.*)

CHARLOTTE.

Ah, ma chere maman, comme le tems est beau! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la riviere! On diroit qu'il y jette des millions de diamans. Ce sera un plaisir! un plaisir! n'est-il pas vrai? Quelle joie de revoir la bonne Marthe, qui a servi si long-tems chez nous!

Mde. DELORME.

Oui, mes enfans, elle sera bien-aise de vous voir aussi, j'en suis sûre.

HENRIETTE.

Combien y a-t-il d'ici chez elle?

Mde. DELORME.

Nous serons à-peu-près une heure sur l'eau: ensuite il y aura bien trois

quarts-d'heure de marche; car sa maison n'est pas sur le bord de la riviere.

HENRIETTE.

Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeûner. Et après cela, dites-nous encore, ma chere maman, que ferons-nous pour nous divertir?

Mde. DELORME.

Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs, & attraper des papillons.

CHARLOTTE.

Laissez-moi vous conduire. J'ai déja fait le voyage avec maman. Je vous menerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

Mde. DELORME.

Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, & je vous

lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE.

Ah! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires?

Mde. DELORME.

Tu verras.

CHARLOTTE.

Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée: & alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, & entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE, (*qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la riviere.*)

Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où est Louise? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend? Louise. (*Elle court vers elle*) Louise! le bateau! le bateau!

LOUISE, (*accourt en sautant.*)

Le bateau, ma sœur! Oh! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une piece de vingt-quatre sols. Il y a là-bas une femme & un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

Mde. DELORME.

Où as-tu donc vu ces pauvres gens?

LOUISE.

Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jetter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du monde. Deux pauvres enfans sont venus à moi. Oh! maman, comme ils sont déguenillés, & comme ils ont l'air d'avoir faim! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frere Paulin.

Mde. DELORME.

Venez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE.

Oui, oui, je leur ai dit d'atten-

dre, que je leur apporterois quelque chose.

(*Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte un autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.*)

Mde. DELORME.

Bas.) O Dieu, quelle misere! *Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc?

LA PAUVRE FEMME.

Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari étoit pêcheur; on est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau de roi. Il est revenu rongé de scorbut & de misere. Il avoit perdu ses forces, & ne pouvoit plus jetter ses filets. Il m'a

fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie trainoit trop long-tems. Nos créanciers ont pris ce qui nous restoit ; & comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de sa bouche, & de celle de ses enfans, pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin ; & quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussi tôt que je me suis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être plus long-tems à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville. Mais il y a bien loin encore, & je ne sais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

Mde. DELORME.

Et quel est ce vieillard ?

LA PAUVRE FEMME.

C'est mon pere, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, & je

me faiſois une joie de pouvoir le ſoulager dans ſa vieilleſſe. Hélas! c'eſt ſa miſere qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de ſouliers, hier, en marchant, il s'eſt enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée; mais la fatigue a enflammé la plaie. Sa jambe eſt toute enflée, & il ne peut l'appuyer à terre ſans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panſer, & un morceau de pain pour mes pauvres enfans.

Mde. D E L O R M E.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre. Et aſſeyez-vous ſur ces ſieges.

(*Elle s'éloigne avec ſes filles qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné ſon attendriſſement par des larmes. Louiſe a partagé entre les enfans de petits gâteaux qu'elle avoit dans ſa poche pour le voyage. Henriette après avoir donné la main au vieillard pour le ſoutenir,*

est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue & d'épuisement.)

Mde. DELORME.

(A ses filles en marchant vers la maison.)

Eh bien, que dites-vous de ces malheureux? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre pere chercher du linge, des bas & des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

CHARLOTTE.

Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misere. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils alloient tomber malades sur la route! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres! Si vous leur donniez de l'argent pour se

faire conduire en charrette, & qu'il leur en reſtât un peu en arrivant, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé cette Dame qu'ils vont chercher?

Mde. DELORME.

Me connois-tu aſſez peu, ma chere fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, ſi je le pourvois? Mais, hélas! ce n'eſt pas en mon pouvoir. Tu ſais que nous ne ſommes pas riches; je ſuis hors d'état de faire la dépenſe qu'il faudroit pour cela?

CHARLOTTE.

S'il ne falloit que ce que nous avons?

HENRIETTE.

Ah! ce ſeroit de bon cœur.

Mde. DELORME.

Et combien avez-vous?

CHARLOTTE.

J'ai ſix francs, moi.

HENRIETTE.

Moi, trois livres.

Mde. DELORME.

Et toi, Louise.

LOUISE.

Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sols que j'avois dans la poche du pauvre vieillard.

Mde. DELORME.

Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux. Cela ne suffiroit pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de completter la somme.

CHARLOTTE.

Et lequel, s'il vous plaît?

Mde. DELORME.

Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE.

Pourquoi donc?

LOUISE.

Dites, dites toujours, maman.

Mde. DELORME.

Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-

tems

tems que je vous l'ai promise: elle eſt la récompenſe de votre bonne conduite. Je me ſuis déja refuſé bien des choſes pour en faire les frais. Car il ne faut pas ſeulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit préſent à Marthe, pour la dédommager des dépenſes qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent eſt dans ma bourſe; mais il vous appartient, & vous ètes libres d'en faire tel uſage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il ſeroit poſſible d'avoir un charriot pour les pauvres gens, & de les défrayer ſur la route juſques à Abbeville. Mais le ſacrifice eſt trop grand; je n'oſe vous le propoſer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

LOUISE.

Oh! ce ſeroit bien fâcheux.

Mde. DELORME.

J'en aurois moi-même quelque regret. Louiſe, va dire au batelier de préparer ſa voile.

LOUISE.

Tout-à-l'heure, maman. (*Elle reste, & regarde ses sœurs.*)

HENRIETTE.

Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE.

Je sais bien ce que j'aurois à faire, pour moi.

HENRIETTE.

Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE.

Moi, mes sœurs? Il n'y a que Marthe qui me fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE (*avec joie.*)

Eh bien, maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

Mde. DELORME.

Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez

comme le tems eſt beau, & quel plaiſir nous aurions dans notre promenade!

CHARLOTTE.

Ah! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendroit cette penſée: Tu te fais voiturer bien à ton aiſe, & toute une honnête famille meurt de laſſitude par ta dureté!

HENRIETTE.

Ne ſont-ils pas de la même eſpece que nous? Ils auront bien aſſez à ſouffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en paſſant.

Mde. DELORME.

Tu ne dis rien, Louiſe?

LOUISE.

Maman, je penſois que tout notre plaiſir n'eſt pas perdu. Nous accompagnerons la charrete un petit bout de chemin. Ce ſera toujours une promenade.

Mde. DELORME (*en les embraſſant.*)

O mes cheres filles! quelle félicité

pour moi de vous voir des cœurs si compatissans & si généreux! Vous ne manquerez jamais de plaisirs sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations & de vos sacrifices. Venez ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance.

(Madame Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le bâtelier, en lui payant sa journée. Les trois petites Demoiselles vont & viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vieillard. Henriette & Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mere.)

HENRIETTE.

Ah, ma chere maman! il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, & Louise, du pain. Ils se pressoient autour de leur mere, en frappant dans leurs mains de surprise & de joie.

LOUISE.

Je craignois qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paroissoient affamés.

CHARLOTTE.

Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau, jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à manger à son petit frere, qui ne sait pas encore se nourrir tout seul.

Mde. DELORME.

La pauvre fille est bien à plaindre. Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura pas le tems de s'instruire; & la voilà pour toute sa vie une femme très-misérable; au lieu que si elle avoit le moyen d'apprendre un métier, elle pourroit un jour être fort utile à sa mere, & l'aider à nourrir les autres enfans.

LOUISE.

Eh bien, maman, faites une chose. Mettez-la près de nous. Je me charge

de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre & tricoter, ensuite vendre son ouvrage, & en envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE.

Ce n'est pas une mauvaise tournure, au moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE.

Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pensez-vous, si cette bonne fille alloit devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle en revînt à mendier, & nous ne l'aurions servie en rien du tout.

Mde. DELORME.

Mais savez-vous bien, mes enfans à quoi vous vous engagez? Prenez-y garde.

CHARLOTTE.

A quoi donc, maman?

Mde. DELORME.

Je vais vous le dire. Si nous pre-

nons cette petite fille à la maiſon, il faudra lui donner des habits, & je n'en ai guere le moyen. Je me trouverois obligée de retrancher ſur les vôtres ce que les ſiens pourroient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulois vous faire préſent, vous ne pourriez en avoir que de toile: au lieu de plumes & de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout ſimple ſur votre chapeau; & je ne vois plus que la ſerge & l'étamine pour faire vos déshabillés.

CHARLOTTE.

J'avois pourtant dit à Roſalie que j'aurois bientôt un habit de ſoie tout comme elle.

HENRIETTE.

La toile ne pare jamais ſi bien, n'eſt-il pas vrai?

Mde. DELORME.

Non, ſans doute.

HENRIETTE (*après avoir fait quelques réflexions.*)

Mais ſi je n'ai ſi bonne mine qu'en

taffetas, la pauvre petite fille feroit encore bien plus trifte figure avec fes haillons.

CHARLOTTE.

Et puis, fi elle les portoit plus longtems, ne courroit elle pas le rifque de devenir malade ? Vous m'avez dit fouvent que rien n'étoit fi mal-fain que la malpropreté.

Mde. DELORME.

Cela eft vrai auffi, ma fille. Et toi, Louife, que dis-tu de ma propofition ? Serois-tu contente de porter un habit de laine ?

LOUISE.

Oh, très-contente, maman : on n'en faute que mieux. Je me fouviens de l'hiftoire de Marthonie.

Mde. DELORME.

Voilà qui s'arrange à merveille ; cependant ce n'eft pas tout. Louife, c'eft toi qui t'es offerte la premiere pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrois

la préférence. Mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger : les soins du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est à toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE.

Ah! grand merci, maman.

Mde. DELORME.

Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois, tu es vive & emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitois, je serois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien, oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance ?

HENRIETTE.

Oh, maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre

jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurois parié, sur ma vie, que cela ne me seroit plus arrivé. Bon! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chauffant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colere contre ma sœur, & que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte; mais c'étoit fait.

Mde. DELORME.

Il est singulier que les enfans qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en aient presque jamais pour les autres. Vraiment, tu jouerois un joli personnage dans la société, si tu laissois invétérer en toi ce défaut!

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE.

Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner,

HENRIETTE.

Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, & qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente & plus douce envers une éleve. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

Mde. DELORME.

Avec de pareils sentimens, je ne suis plus inquiete de ta résolution. Ah çà, Louise, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises & ses bas.

LOUISE.

Oh, je m'en charge de tout mon cœur; je craignois qu'Henriette ne prît pour elle toute la besogne.

Mde. DELORME.

Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE.

Oui, maman, je serai l'inspecteur général.

Mde. DELORME.

Allons, mes filles, hâtons nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espere que leur joie vous servira d'encouragement & de récompense.

MATILDE.

Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont regné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêché, pendant quelque tems, de répondre à votre flatteuse impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéressant, auquel elles ont donné occasion.

J'étois à Windsor chez une jeune Dame, qui, par les principes éclairés qu'elle transmet à ses enfans, justifie si bien le choix qu'on a fait de sa respectable mere pour présider à l'éducation

d'une auguſte famille. Nous nous amuſions à de petits jeux de ſociété, lorſqu'il ſurvint un orage furieux. Le tonnerre rouloit avec un fracas épouvantable, dont toute la maiſon étoit ébranlée, tandis que les éclairs ſembloient à chaque inſtant l'embrâſer. Une jeune Demoiſelle de la Compagnie ne put ſe défendre de quelque émotion. On entendoit auſſi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Matilde avoit diſparu. Sa mere qui paſſoit dans la chambre voiſine, l'apperçut agenouillée dans un coin.

LA MERE.

Que faites-vous-là, ma fille?

MATILDE.

Oh, rien, maman.

LA MERE.

Eſt-ce que vous êtes effrayée de l'orage?

MATILDE.

Non, maman; vous m'avez appris

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'École Militaire.

M. DE BELLECOMBE.

Mde. DE BELLECOMBE.

ÉDOUARD,
PORPHIRE,
TIMOLÉON,
CECILE,
JOSÉPHINE,
} *leurs enfans.*

LA PIPE, *vieux Sergent.*

La scene se passe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.

LA SUITE
DE
L'ÉCOLE MILITAIRE.
DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSEPHINE, LA PIPE.

(*Cecile & Joséphine sont occupées l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table. Porphire fait l'exercice avec la béquille de la Pipe.*)

LA PIPE à (*Porphire.*)

APPRÊTEZ vos armes. — En joue. — Feu. — Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi ma béquille.

(*A Cecile & à Joséphine, en allant vers elles.*)

Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres.

CECILE.

Y penses-tu, la Pipe ?

JOSÉPHINE.

Des Demoiselles ?

LA PIPE.

Qu'importe ? Dans la maison d'un militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grace que sous un fusil.

CECILE.

Oui, sur-tout quand c'est une béquille qui le représente.

LA PIPE.

Il est vrai ; mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par-dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah ! le pauvre la Pipe ! Pauvre la Pipe ! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains à la place d'un mousquet ! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

PORPHIRE.

Mais à ton âge, tu ſerois déja retiré du ſervice.

LA PIPE.

Qu'appellez-vous retiré ? Je ſerois mort ſoldat, ſans ma jambe de bois. Maudite jambe ! Il me vient cent fois par jour la penſée de te mettre en pieces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connois plus ; je me ſens près d'entrer en fureur.

TIMOLÉON.

Que veux-tu ? c'eſt un fruit de la guerre.

JOSÉPHINE.

Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

LA PIPE.

Oui, vous avez raiſon, je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'eſt ma Croix de S. Louis, à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée ſous le feu, elle

ne feroit pas aujourd'hui fi feche. J'en connois qui ne font bien confervées que pour s'être mifes hors de la portée du canon ; & je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bienheureux, vous fervirez un jour. Ah! perdez-moi bras & jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contufion à votre honneur.

TIMOLÉON.

Va, je te le promets.

PORPHIRE.

Et moi auffi. Tu feras devant mes yeux dans toutes mes batailles

LA PIPE.

Oui, votre pere & moi ; Bellecombe & la Pipe ! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous ferez toujours les premiers à votre devoir.

SCENE II.

TIMOLÉON, PORPHIRE, CECILE, JOSÉPHINE, LA PIPE, M. DE BELLECOMBE, (*qui est entré vers la fin de la scene précédente.*)

(*Les enfans l'apperçoivent, courent vers lui, & crient à la fois:*)

AH, mon papa! mon papa!

M. DE BELLECOMBE (*en les embrassant.*)

Bonjour, mes bien-aimés.

(*Il tend la main à la Pipe.*)

Bonjour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

LA PIPE.

Oh, mon Capitaine, je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas; mais quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret.

M. DE BELLECOMBE.

Pourquoi donc, je te prie ?

LA PIPE.

C'eſt que je vois alors tout ce que cela produit. Oui, n'eſt-ce pas ? je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les renvoie un jour, comme vous, ſans récompenſe, après avoir ſervi dans leurs plus belles années ?

M. DE BELLECOMBE.

A quoi bon me le rappeller, puiſque moi-même j'ai ceſſé de m'en plaindre ?

LA PIPE.

Je m'en plaindrai pour vous & pour moi juſques à la mort. Mille bombes ! n'eſt-ce pas une horreur ! Me reformer, moi, la Pipe, pour une jambe de moins ! Un ſoldat eſt toujours bon, quand il lui reſte le cœur & la tête. Si on craint que des eſtropiés ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles. Faites-m'en un corps à part. N'en déplaiſe à Picar-

die, Champagne & Navarre, ce ſera le premier de tous, j'en réponds.

M. DE BELLECOMBE (*en ſouriant.*)

Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure & de jeuneſſe !

LA PIPE.

Vous me fâchez de rire, quand vous devriez tempêter plus que moi. Je ſuis un pauvre here ſans conſéquence, que l'on croit ne devoir plus regarder, lorſqu'il n'a pas tous ſes membres. Mais vous, d'un ſang noble, vous qui vous êtes diſtingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de bleſſures, être renvoyé ſans penſion, lorſque vous avez une famille nombreuſe à ſoutenir, cela crie vengeance à la terre & au ciel.

M. DE BELLECOMBE.

Je n'ai pas de reproches à me faire. Il en eſt de plus malheureux.

(*Il ſe tourne vers ſes enfans qui paroiſſent émus & troublés.*)

Mes petits amis, vous avez aſſez tra-

vaillé ce matin pour prendre un peu de relâche. Allez embrasser votre maman.

LES ENFANS.

Oui, oui, mon Papa, & nous reviendrons tout de suite à l'ouvrage.

SCENE III.

M. DE BELLECOMBE, LA PIPE.

M. DE BELLECOMBE.

MON ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables. Ce sentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames. Il les rendroit faux, misanthropes & personnels. D'ailleurs, ils sont destinés à vivre d'honneur & de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris?

LA

LA PIPE (*avec un ton d'ironie.*)

Vous avez raiſon de défendre les hommes : ils vous ont bien traité, les ingrats.

M. DE BELLECOMBE.

Il en eſt plus de bons que de méchans ; & quand il n'y auroit que toi ſeul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

LA PIPE (*en lui ſerrant tendrement la main.*)

O mon Capitaine !

M. DE BELLECOMBE.

Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaiſe fortune. Et n'eſt-ce pas à ton amitié que je dois la vie ?

LA PIPE.

Bon ! ſi je vous l'ai ſauvée, je vous le devois bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous, la Pipe n'auroit été qu'un ivrogne, un querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'eſt vous qui en avez fait un brave homme. Je ſerois reſté toute ma

chienne de vie ſimple ſoldat, ſi l'on m'avoit laiſſé croupir dans mes vices. De guichet en guichet je me ſuis avancé. Dieu merci, me voilà ſergent. Au moyen de ce titre, on eſt, je crois, quelque choſe dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de Colonel. Mais, ô maudit boulet! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les grades?

M. DE BELLECOMBE.

Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos, cela vaut bien les honneurs.

LA PIPE.

Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai ſouffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année. Je vous ſuis peut-être à charge, mon Capitaine?

M. DE BELLECOMBE.

Que dis-tu, mon ami? Un enfant l'eſt-il jamais à ſon pere; & n'es-tu pas un de mes enfans. Dieu merci, j'aurai du pain encore: ſi notre ration eſt plus

petite, tu en auras toujours ta part comme eux, & autant que moi.

LA PIPE.

Eh bien, je la prendrai: mais j'efpere que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. DE BELLECOMBE.

Tant mieux. J'en fuis charmé pour toi. Qu'eft-ce donc?

LA PIPE.

Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me propofer de lui tricotter des bas pour les vendre?

M. DE BELLECOMBE.

C'eft bien: cela t'occupera du moins.

LA PIPE.

Comment, c'eft bien? quel plaifir d'affommer ce drôle de ma béquille!

M. DE BELLECOMBE.

Je me flatte que ce n'eft pas là ce bon travail dont tu me parlois que d'affommer les gens?

LA PIPE.

Ce seroit toujours cent fois mieux. Vraiment, il seroit beau voir la Pipe tricotter comme une femme? Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée: Tu peux donc travailler? J'allai chez un fourbisseur. Je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames, & les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres & des épées; & puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon Capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE.

Non, mon ami, garde-les pour toi. Un coup de vin est de tems en tems nécessaire à ton âge.

LA PIPE.

Du vin? Oh! je ne m'y jouerai plus. Je nous connois trop bien l'un & l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement une goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

M. DE BELLECOMBE.

Tu peux avoir d'autres besoins ; moi, je n'en ai aucun.

LA PIPE.

Oui, lorsque vous manquez de tout ! lorsque vous ne vivez que de pain & d'eau avec votre famille ! C'est aussi trop fier, mon Capitaine. Vous me refusez, parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe ! qui m'a empêché d'être un Chevert !

M. DE BELLECOMBE.

Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de personne au monde, ce ne seroit que du Roi ou de toi.

LA PIPE.

Comment ! Tous les deux sur la même ligne ?

M. DE BELLECOMBE.

Mon Roi n'est que mon Maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami ; & tu es le seul que j'aie sur la terre.

LA PIPE (*se jettant dans ses bras.*)

Eh bien ! mon ami Capitaine, prenez donc mes dix sols.

M. DE BELLECOMBE.

Je t'ai dit que je n'en avois pas besoin, je ne t'ai pas trompé. Mais écoute. Il peut venir un tems où une plus forte somme me feroit nécessaire. Fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

LA PIPE.

Oh, je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi ; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, & mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac ; & je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colere, de peur de casser ma pipe.

M. DE BELLECOMBE.

Fort bien, mon enfant. Vas-en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir Madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

LA PIPE.

Oui, mon Capitaine. Auſſi-bien j'ai beſoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la penſée d'une bataille.

SCENE IV.

M. DE BELLECOMBE, Mde. DE BELLECOMBE.

Mde. DE BELLECOMBE.

QUE s'eſt-il paſſé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfans. Il m'a ſemblé voir ſur leurs traits une altération qui ne leur eſt pas ordinaire. Je n'ai pas voulu leur en demander la cauſe; j'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami. Nous eſt-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puiſſe adoucir dans ton ame par mes conſolations.

M. DE BELLECOMBE.

Non, chere épouſe, avec les ſecours que je trouve dans ta tendreſſe, je puis ſupporter tous les malheurs : & s'il m'en ſurvenoit d'imprévus, je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais raſſure-toi. Notre condition, graces à Dieu, n'eſt pas empirée.

Mde. DE BELLECOMBE.

D'où peut donc venir cet air de triſteſſe que j'ai remarqué dans nos enfans ?

M. DE BELLECOMBE.

C'eſt que notre vieux ſoldat, par un excès de zele & d'amitié, s'eſt emporté, en leur préſence, juſqu'à des plaintes ameres ſur l'injuſtice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inſpirât du découragement ; & je te les ai envoyés pour en effacer l'impreſſion par tes careſſes.

Mde. DE BELLECOMBE.

Les pauvres petits malheureux ! Hélas ! ils ne savent pas à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre !

M. DE BELLECOMBE.

J'espere que leur sort ne sera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusqu'ici du moins je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

Mde. DE BELLECOMBE.

Quoi ! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer ?

M. DE BELLECOMBE.

Ils ne les ont jamais connues : elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auroient-elles servi qu'à les amollir, à énerver leurs forces comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste, & de l'énergie dans le caractere. Au lieu d'amusemens puériles & frivoles, ils savent

déja trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience & sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je, chere épouse? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrace, l'état dans lequel le ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde, aurions-nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime & de respect que nous a donné l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, & qui, peut-être, les eussent aggravées par leurs perfidies; tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance & par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les

premiers alimens de la vie ! Nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons chaque jour de leurs progrès & de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage, que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles & généreux qu'ils expriment déja, sont notre ouvrage. C'est nos leçons & nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle. Et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

Mde. DE BELLECOMBE.

O! cher & digne époux, comme je sens mon ame s'élever par ton courage.

Mr. DE BELLECOMBE.

C'est ta constance qui, jusqu'à présent, l'a soutenu. Livré à moi seul,

j'aurois succombé sous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, & vaincre toutes les foiblesses de ton sexe, pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi ?

Mde. DE BELLECOMBE.

Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices. Ils ne sont rien pour une mere. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois, à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfans ! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de ta cour ? Penses-tu que de nouvelles démarches ne seroient pas enfin plus heureuses ?

M. DE BELLECOMBE.

Tu sais quel a été le succès des premieres. Si je n'ai pu rien obtenir, lorsque mes services récens parloient en ma faveur, si le traître qui m'abusoit par les dehors de l'amitié, a refusé la

chement d'appuyer mes justes demandes, de peur d'user son crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années ? La longueur même de mon silence serviroit de prétexte à de cruels refus. Ils rouvriroient des plaies à peine refermées dans mon cœur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets ; je n'irai pas du reste n'acheter que des remords.

Mde. DE BELLECOMBE.

Quoi, mon ami.....

M. DE BELLECOMBE.

Oui, quand il ne m'en coûteroit que le tems précieux que je déroberois à l'instruction de mes fils. Si j'osois me permettre quelques espérances, & qu'elles fussent encore trompées, je sens que je ne pourrois y survivre, ou je traînerois des jours insupportables dans l'amertume & dans le désespoir. Non, chere épouse, n'imitons pas les peres qui croient avoir tout fait, en abandonnant, avec re-

gret, à l'éducation de leurs enfans une partie de leur superflu. C'est par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre sang. Vivons de pain, & qu'ils soient dignes de nous !

Mde. DE BELLECOMBE.

Ils le feront, mon ami, nous n'avons pas engendré des monstres.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai déja conçu cet espoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte & sensible, de la franchise, du courage & de l'élévation, toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs, les plus puissans sur de grands caracteres; des obstacles à vaincre, & par-là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, sur-tout depuis deux ans, se livrer à l'étude, & en dévorer les plus épineuses difficultés! Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action! Je voyois sa pensée le porter

ſans ceſſe dans les plus beaux ſiecles de Sparte & de Rome, pour y rechercher avec avidité juſqu'aux moindres détails de l'enfance des Héros. Comme les premieres années de Cyrus, ainſi que de Bayard l'enflammoient d'une émulation de tempérance, de grandeur d'âme & de fermeté. Je crois qu'il ne lui manquoit qu'une circonſtance heureuſe pour montrer déja ce qu'il peut un jour.

Mde. DE BELLECOMBE.

Mais dans la poſition où il ſe trouve, quand eſt-ce que cette circonſtance pourra s'offrir ?

M. DE BELLECOMBE.

Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand cœur la fait naître, lorſqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'eſt rien que je n'oſe attendre de toi.

SCENE V.

M. DE BELLECOMBE, Mde. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE.

PORPHIRE.

MON papa, vous parliez, je crois, de mon frere?

M. DE BELLECOMBE.

Il est vrai, mon fils. Tu sais qu'il n'est pas un moment dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles?

M. DE BELLECOMBE.

Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez pour savoir tout ce qu'il

ſait, ſans qu'il ait beſoin de m'en inſtruire. Je ſuis ſûr qu'en ce moment il ſonge à me donner des marques de ſa tendreſſe par ſon exactitude à ſes travaux. Porphire, j'eſpere que ſa bonne conduite te ſervira dans quelque tems de recommandation pour être admis dans l'école.

PORPHIRE.

Mon papa, je dois y entrer avant mon frere. Je veux à mon tour ouvrir une bonne porte pour lui.

M. DE BELLECOMBE.

Je comptois en moi ſur ta promeſſe. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, ſans biens & ſans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous ſurpaſſer à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut-être l'effet de la bonne conduite d'un ſeul, comme la mauvaiſe conduite d'un ſeul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainſi, vous voyez d'un côté quelle honte,

& de l'autre, quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, la Pipe disoit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services?

TIMOLÉON.

Je suis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

JOSÉPHINE.

Oui; je voudrois bien savoir pourquoi le roi vous a laissé dans l'oubli?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses, ou, que les charges de sa couronne gênent ses généreuses dispositions. D'ailleurs j'ai négligé de solliciter sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeller ses yeux sur moi; & c'est alors que je jouirois doublement de ses bienfaits.

PORPHIRE.

Oh, s'il ne tient qu'à mon courage.....

TIMOLÉON.

Quoi! nous pourrions-nous payer de tout ce que vous avez fait pour nous!

M. DE BELLECOMBE.

Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtés à votre mere & à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, & même avec une joie bien vive. Le ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vous alliez le tromper un jour! si le fruit de tant de peines devoit être perdu! Comment vous présenter cette affreuse image? Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mere à la désolation, & votre pere descendant avec déshonneur dans le tombeau.

PORPHIRE.

Non, non. C'est nous offenser que de craindre.

TIMOLÉON.

Oui, si vous nous aimez, soyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai mis en vous mon existence entiere. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

PORPHIRE.

Vous vivrez donc tant que nous aurons une goute de votre sang dans nos veines!

TIMOLÉON.

Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir!

M. DE BELLECOMBE.

Eh bien, j'en reçois devant le ciel cette assurance; & je n'ai plus rien à

lesirer. Je vous devrai le plus grand
onheur que l'on puisse goûter sur
a terre.

CECILE.

O mon papa! que nous sommes à
laindre de ne pouvoir pas y contri-
uer aussi comme eux.

M. DE BELLECOMBE.

Vous pouvez me le rendre plus sen-
ible, en me faisant jouir au sein de
na retraite des joies douces & paisi-
les d'un pere. Que manqueroit-il un
our à ma félicité, si tandis que mes
ils honoreroient ma vieillesse par leurs
alens & leurs grandes actions, mes
illes la soulageoient par leurs soins,
& la paroient de leurs vertus? Si je
es voyois se rendre dignes des nobles
établissemens que leur nom & la gloi-
re de leurs freres peuvent leur pro-
curer?

(Il va prendre par la main Madame de Bellecombe, que l'excès de sa sensibilité a rendue muette pendant toute cette scene.)

O chere épouse! conçois-tu nos transports! Voir l'honneur & la joie se répandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître!

PORPHIRE.

Vous ne dites rien, maman?

CECILE.

Maman, vous pleurez?

Mde. DE BELLECOMBE.

C'est de joie, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre pere vient de se peindre.

PORPHIRE.

Oh, nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frere, mes sœurs, jurons-le tous ensemble à ses genoux. J'en réponds au nom d'Edouard, comme pour moi-même.

(Ils tombent aux genoux de leur mere, qui les relève & les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, & les serre contre son cœur.)

SCENE VI.

M. DE BELLECOMBE, Mde. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

LA PIPE (*en se précipitant dans la chambre.*)

O mon Capitaine, mon Capitaine.

M. DE BELLECOMBE.

Q'est-ce, mon ami?

LA PIPE.

Je viens de le voir. Il arrive.

M. DE BELLECOMBE.

Qui donc?

LA PIPE.

Lui, vous dis-je; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon Capitaine.

M. DE BELLEÇOMBE.

Edouard ?

Mde. DE BELLEÇOMBE.

Mon fils ?

PORPHIRE.

Mon frere ?

CECILE & JOSÉPHINE.

Où est-il donc ? Où est-il donc ?

TIMOLÉON.

O mon cher la Pipe ! est-ce bien vrai ?

LA PIPE.

Quand je vous le dis. Il a failli me renverser par terre, en se jettant sur moi. Il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant ! toujours le même ! Il me suit. Il va monter.

Mde. DE BELLECOMBE.

Pourquoi revient-il ? O ciel ! il n'y a que dix jours qu'il est dans son école. L'en auroit-on déja......

M. DE

M. DE BELLECOMBE. (*l'interrompant*)

Que dites-vous, Madame? Soupçonner mon Edouard. Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé.

Mde. DE BELLECOMBE.

Pardonne à mon inquiétude. Cependant que devons-nous penser, mon ami?

M. DE BELLECOMBE.

Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'eſt point.

(*Il court à ſa rencontre.*)

SCENE VII.

M. DE BELLECOMBE, Mde. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPINE, LA PIPE.

ÉDOUARD (*ſe jettant dans les bras de ſon pere.*)

O mon papa! mon papa! quelle joie de vous revoir.

M. DE BELLECOMBE.

Embraſſe-moi, mon fils! Encore une fois! quel eſt donc le ſujet qui te ramene auprès de nous?

ÉDOUARD.

Il eſt là-dedans. Liſez, liſez.

(*Il lui donne des papiers.*)

(*Il court enſuite à ſa mere, & ſe précipitant à ſon cou.*)

O ma chere maman! vous ſerez bien contente.

(Il se retourne vers ses freres & ses sœurs, & les embrasse.)

Bonjour mes freres. Bonjour mes petites sœurs. Vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas? Vous ne serez pas fâchés de mon retour, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

JOSÉPHINE.

Oh, nous en sommes déja bien-aises, sans le savoir.

ÉDOUARD.

J'avois écrit à mon papa pour lui annoncer de bonnes nouvelles. Mais j'ai tant prié le gouverneur, qu'il m'a permis de les apporter moi-même. Cela ne vaut-il pas mieux?

CECILE.

Oh, sûrement, sûrement!

M. DE BELLECOMBE (*interrompant sa lecture.*)

Que vois-je! Une pension de douze cens livres pour moi, & de trois cens pour mon fils, que le roi nous accorde!

Mde. DE BELLECOMBE.

O ciel! eſt-il poſſible?

LA PIPE.

Mille bombes! Si c'étoit vrai!

TOUS LES ENFANS.

Comment! comment, mon papa!

M. DE BELLECOMBE (*d'un ton calme.*)

Tiens chere épouſe, lis toi-même.

(*Avec tranſport.*)

Quel eſt cet homme généreux qui a daigné porter mes ſervices au pied du trône, quand tout le monde ſembloit m'abandonner? Le roi ſait donc enfin que je ne l'ai pas ſervi ſans gloire. O mon prince! je pouvois vivre heureux privé de tes dons; mais non de ton eſtime. Édouard, à qui dois-je ce noble bienfait?

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR *de l'école militaire*, EUGENE *son fils*, M. DE BELLECOMBE, Mde. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CECILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

(Édouard court vers la porte, sort avec précipitation, & rentre aussi-tôt, en tenant le Gouverneur par la main.)

ÉDOUARD.

LE voici, le voici, mon papa! Voici notre bienfaiteur, & mon second pere! Voyez aussi mon frere Eugene que je vous présente. Un nouveau fils pour vous & pour maman.

LE GOUVERNEUR.

Daignez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une maniere si brusque. Je n'aurois pas

voulu perdre la ſcene attendriſſante dont je ſuis témoin.

M. DE BELLECOMBE.

Jouiſſez-en, Monſieur, puiſqu'elle eſt votre ouvrage.

Mde. DE BELLECOMBE.

Je ſens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

LE GOUVERNEUR.

Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle. Mais je n'en ſuis pas le héros. C'eſt à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

Mde. DE BELLECOMBE.

A mon fils?

M. DE BELLECOMBE.

A mon Édouard?

LE GOUVERNEUR.

Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former ſon cœur & ſon eſprit. Il s'en privoit à ſon tour pour acquitter, à votre inſu

ſa reconnoiſſance. Pardonnez, Monſieur, ſi je parois inſtruit d'un ſecret de l'intérieur de votre maiſon. Votre fils ne l'a point trahi. C'eſt moi qui l'ai ſurpris dans le fond de ſon cœur. Depuis ſon entrée à l'école, il ne vouloit prendre que les plus groſſiers alimens. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. Ce n'eſt qu'en m'inſinuant dans ſon ame par des careſſes, que je l'ai pénétré. Il ne vouloit pas être plus heureux que ſon pere, qui avoit tant ſouffert pour lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en faire inſtruire notre juſte monarque. Le tendre ſacrifice de votre fils parloit tout ſeul en votre faveur. De plus, votre nom ſe trouvoit avec une diſtinction flatteuſe dans ſa mémoire. Il a dit (ce ſont ſes propres paroles): Qu'il s'eſtimoit heureux de pouvoir récompenſer vos anciens ſervices, & le ſoin que vous preniez de lui former, dans vos enfans, des ſujets d'une ſi grande eſpérance. La digne miniſtre m'a mê-

me rapporté que tandis que ces mots ſortoient de ſa bouche, une de ſes larmes avoir coulé ſur votre brevet.

M. DE BELLECOMBE.

O Monſieur, pardonnez à la foibleſſe de la nature! J'avois des forces pour ſupporter le malheur. Je n'en ai point pour reſiſter à tant de joie. Mon fils, mon cher Édouard, c'eſt donc ainſi que tu fais aimer ton pere!

ÉDOUARD.

Ah! je n'ai fait pour vous qu'un moment, ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années.

(Il ſe retourne vers ſa mere, & la voit prête à s'évanouir.)

Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à préſent que vous êtes riche. Ma petite penſion eſt pour vous.

(Madame de Bellecombe ſe ranime par les baiſers d'Édouard, & l'accable des plus tendres careſſes.)

LE GOUVERNEUR.

Dieu! quel tableau touchant! Mon brave Édouard, vous souviendrez-vous que je veux être aussi votre pere?

ÉDOUARD.

Oh, toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugene. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGENE.

Oui, mon cher Édouard, je ne l'oublierai de ma vie.

(Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.)

LE GOUVERNEUR.

J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous pour lui faire respirer les sentimens & les vertus qui regnent dans votre maison. Il avoit su démêler, avant moi, le cœur d'Édouard; & c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

de ſon
...fférent.
...bien des

R.

...ſes ſenti-
...on ami,
...iers ſont

...ſport.)

...be! où es-
... joie pour
...urnée!

M. DE BELLECOMBE.

Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son pere.

LE GOUVERNEUR.

J'ambitionnois le titre que vous m'offrez. En voici, de ma part, le gage.

(*Il lui tend la main.*)

LA PIPE.

Oh, je n'y puis tenir plus long-tems.

(*Il laisse tomber sa béquille, & se jette sur leurs mains, qu'il presse dans les siennes.*)

Excusez-moi, Monsieur; mais où mon capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes un brave homme. C'est moi qui vous le dis; & la Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE.

Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein

d'honneur; & le mouvement de ſon affection ne peut vous être indifférent. Hélas! elle m'a conſolé de bien des peines.

LE GOUVERNEUR.

S'il en eſt ainſi, je reçois ſes ſentimens avec plaiſir. Oui, mon ami, touchez là. Tous les guerriers ſont freres.

LA PIPE (*avec tranſport.*)

O mon autre bonne jambe! où es-tu? que je puiſſe danſer de joie pour tout le bonheur de cette journée!

FIN.

N. B. *On a cru faire plaisir au Lecteur de rapporter ici, dans toute sa simplicité, l'anecdote intéressante qui fait le sujet du drame qu'on vient de lire, & de celui du mois précédent. Il est bon de prévenir que le nom de Bellecombe dont on a fait usage, est un nom supposé.*

LE BON FILS.

UN enfant de très-bonne naissance, placé à l'école militaire, se contentoit, depuis plusieurs jours, de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le Gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève; & après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, & de se conformer

à l'uſage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquoit point ſur les motifs de ſa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne ſe réformoit, de le rendre à ſa famille. Hélas! Monſieur, dit alors l'enfant, vous voulez ſavoir la raiſon que j'ai d'agir comme je fais; la voici: Dans la maiſon de mon pere je mangeois du pain noir en petite quantité; nous n'avions ſouvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne ſoupe, le pain y eſt bon, blanc & à diſcrétion. Je trouve que je fais grande chere, je ne puis me réſoudre à manger d'avantage, me ſouvenant de l'état de mon pere & de ma mere.

M. P. D. & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la ſenſibilité & la fermeté de cet enfant. Monſieur, reprit M. P. D. ſi Monſieur votre pere a ſervi, n'a-t-il pas de penſion? Non, répondit l'enfant. Pendant un an, il en a ſollicité une: le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, & il a mieux aimé languir, que de faire des dettes à Ver-

failles. Eh bien, dit M. P. D. si le fait est aussi prouvé, qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cens livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset; recevez, pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi; & quant à Monsieur votre pere, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D. nous en trouverons le moyen. Ah Monsieur, répartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance; cet argent me deviendroit inutile, & il fera grand bien à mon pere pour ses autres enfans.

La Perruque, le Gigot, les Lanternes, Le Sac d'avoine & les Échasses.

M. de Fréville étoit un après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans, Lucien, Charlotte, Denise & S. Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuilleragues & de Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces Messieurs, & se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtoient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs & si amusans, que le soir, & même la nuit étoient déja venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumiere. M. de Vermont en étoit aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblerent bientôt en peloton derriere le fauteuil de leur pere, qui attendoit toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avoit donné l'ordre à Lucien son fils aîné,

mais Lucien l'avoit fait paſſer à Charlotte, Charlotte à Deniſe, & Deniſe à S. Félix. Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une ſeconde fois, & aucun d'eux ne ſe bougeoit de ſa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui ſembloit leur demander ſi c'étoit à lui ou à ſes amis de prendre la peine de ſe lever de leur ſiege. Enfin, ils ſe mirent en marche tous les quatre enſemble dans l'ordonnance guerriere d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien ſe détacha d'un pas craintif, & la pouſſa bruſquement, en ſe repliant avec précipitation ſur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre ſoudain qui ſe fit alors entendre, & à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux ſoſies prirent la fuite, en pouſſant des hurlemens d'effroi. Qui eſt donc là, s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience? Moi,

Monſieur, répondit une voix ſourde, qui ſembloit ſortir du plancher.... Et qui êtes-vous?... C'eſt le garçon perruquier, Monſieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laiſſe à penſer, mes amis, quels éclats de rire ſuccéderent au morne ſilence qui venoit de régner un moment. On tira la ſonnette pour avoir des flambeaux; & bientôt on apperçut à leur clarté la boete à perruque toute en pieces, & la malheureuſe perruque renverſée à terre, qui chauſſoit, comme une large pantouffle, l'un des pieds du garçon.

Lorſque le premier tumulte de cette ſcene riſible fut appaiſé, M. de Fréville plaiſanta ſes enfans ſur leur poltronnerie, & leur demanda de quoi ils avoient eu peur. Ils ne le ſavoient pas eux-mêmes; car ils étoient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obſcurité, parce qu'on les y avoit laiſſés quelquefois ſeuls pour les aguerrir, & qu'il avoit été expreſſément défendu à tous les domeſtiques de

leur faire de ridicules histoires de spectres & de revenans.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point; & l'on examina d'où pouvoir provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténebres.

C'est un effet naturel des ténebres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination qui ne demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rappetissant à son gré. Alors le sentiment de leur foiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, & les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seroient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

C'est comme si je le voyois, inter-

rompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher; alors je ſais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage! C'eſt pour cela que tu m'aurois laiſſé toucher la porte, ſi je ne t'avois pouſſé.

Il te ſied bien de parler de ma peur, repliqua Lucien, toi qui t'es allé cacher derriere S. Félix.

Et S. Félix derriere moi, ajouta la maligne petite Deniſe.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en eſt pas moins raiſonnable, parce que dans toutes ces repréſentations extravagantes que l'on ſe forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, & qu'on peut s'en préſerver en reconnoiſſant, par le toucher, ce qui nous offuſque. C'eſt pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir enſuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à

ce propos une hiſtoire aſſez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux, ſe rangerent en cercle autour de lui; & M. de Fréville commença en ces mots:

Dans la maiſon de mon pere, il y avoit une ſervante qu'on envoya un ſoir à la cave chercher du vin pour le ſouper. On s'étoit déja mis à table, & l'on ne voyoit venir ni le vin ni la ſervante. Ma mere, d'un caractere très-vif, ſe leva pour l'aller appeller elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, & perſonne ne répondit à ſes queſtions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, & de deſcendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue ſe portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout-à-coup je tombe de ma hauteur ſur quelque choſe de flaſque, où mes pieds s'étoient embarraſſés. Ma lumiere s'éteint; & cherchant à me relever, j'appuie ſur une main immobile & glacée. Au cri que je pouſſe, la cuiſiniere deſcend avec une chandelle. On approche, & nous trouvons

otre pauvre servante étendue le visa-
e contre terre, dans un profond éva-
ouissement. On la releve, on lui fait
espirer des sels; elle reprend peu-à-
eu ses esprits: mais à peine ses yeux
ont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une
oix effarée, en se débattant dans nos
ras: Ah! la voilà, la voilà encore!
Qui donc, lui demanda ma mere? ...
Cette grande femme blanche, pendue
à la voûte. Voyez, voyez. Nous re-
gardâmes du côté qu'elle nous mon-
troit, & nous vîmes effectivement
quelque chose de blanc & de long
suspendu dans un coin. N'est-ce que
cela, s'écria la cuisiniere, en poussant
un grand éclat de rire? Eh, c'est le
gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je
l'ai mis ici au crochet pour le tenir
frais; & je l'ai entouré d'un linge pour
le garantir des insectes. Elle courut
aussi-tôt détacher l'enveloppe, & pré-
senta le gigot à sa camarade, encore
toute tremblante de frayeur. Ce ne
fut pas sans peine qu'on parvint à la
convaincre de sa ridicule méprise.
Elle s'obstinoit à soutenir que le fan-

tôme l'avoit renverſée d'un coup-d'œil effrayant; qu'elle avoit voulu ſe ſauver, qu'il l'avoit pourſuivie & accrochée par ſa jupe, & qu'il lui avoit enſuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne ſavoit plus ce qui lui étoit arrivé depuis ce moment.

Il n'eſt pas difficile dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'étoit paſſé dans ſa tête. Lorſqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, ſon ſang s'arrêta tout-à-coup: & comme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'imagina qu'elle étoit retenue. Sa main, en ſe roidiſſant, laiſſa tomber ſon flambeau, & elle crut que le fantôme le lui avoit arraché.

Que nous ſommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumieres de notre ſiecle commencent à diſſiper ces folles croyances de ſpectres & d'apparitions. Il fut un tems d'ignorance, où ces idées ſe mêlant à des ſentimens ſuperſtitieux, portoient la foibleſſe & l'effroi dans tous les eſprits. Graces au ciel, elles ſont bannies des villes; mais elles regnent encore dans les campagnes,

ne les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcieres & d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin avec Étienne & Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à regner de bonne heure sur l'horison. En passant devant une auberge, le pere dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour se rafraîchir; & comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Étienne & Suzette s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avoient vu faire aux marionettes, & les répétant pour s'amuser. Tout-à-coup vers le milieu d'un sentier qui venoit se rendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils apperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitoit sur la terre, & qui sembloit danser en s'élevant & s'abaissant tour-à-tour. Thomas, autrefois soldat, leur

avoit ſouvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement & les ténebres, portoit quelque forme effrayante ; & qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces inſtructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout ſon corps, & glacé d'effroi. Suzette ſe moqua de ſes craintes, & lui déclara qu'elle vouloit voir la *choſe* de près. Son frere eut beau lui proteſter que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, & s'avança vers la lumiere d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorſqu'elle reconnut le joueur de marionettes de la foire, qui, avec ſa lanterne, cherchoit quelque choſe autour de lui.

En tirant ſon mouchoir de ſa poche, il en avoit enlevé ſa bourſe ; & depuis un quart-d'heure, il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus aviſée, ſe mit à fureter dans les buiſſons, & la

la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aube-épine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle, qui l'avoit tant fait rire; & tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisoient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, & loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenoit plus sombre, & le pauvre Etienne ne paroissoit point. Son pere commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, & courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, se tournant de tous côtés, & l'appellant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, & ils trouverent Etienne dans un fossé profond, dont il ne pouvoit sortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds; & il avoit le visage & les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment, diantre, t'es-tu fourré là-dedans, lui dit Thomas, en l'aidant à s'en tirer?

Ah, mon pere, c'est que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivoit; & je suis tombé dans cette fosse. Je voulois en sortir; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang: & là-dessus il recommença ses cris & ses lamentations.

Son pere le tança rudement pour sa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux, lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvoit se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinelle qu'elle savoit déja faire jouer si adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenois un soir d'une tournée que j'avois faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il étoit tombé depuis midi une pluie affreuse qui avoit

rompu tous les chemins. Elle se précipitoit encore avec la même violence; mais comme il me falloit rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venois de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusques vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avois un grand manteau rouge. Je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire, & pour respirer. De peur que l'ouragan ne s'engouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir: ensorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, se trouvoit sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade, bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût

emportés. Je continuai ma route au galop, & j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après, j'y vis arriver mes trois poltrons pâles, & plus morts que vifs. Ils raconterent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre tout dégoûtant de sang, qui portoit sa tête en feu sous son bras. Il étoit monté, disoient ils, sur un cheval noir par devant, & gris par derriere, qui n'avoit pas laissé, tout boiteux qu'il étoit, de monter tout droit la montagne, avec une vîtesse extraordinaire. Ils avoient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, & il s'y trouvoit près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches & leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des désagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrétement mon cheval; & m'étant remis à quel-

que diſtance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit ſous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il auroit fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres ſe précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte ſeul qui eut le courage de reſter ſur la porte, & de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de deſſous mon bras; je dépouillai mon manteau, & je parus à ſes yeux tel qu'il m'avoit vu l'inſtant d'auparavant au coin de ſa cheminée. Ce ne fut pas ſans peine que nous vimmes à bout de rappeller ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs, ſur-tout, encore frappés de la premiere impreſſion, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur viſion, & par boire à la ſanté du grand cadavre ſans tête, qui, faute de cet éclairciſſement, alloit peut-être de vieille en vieille répandre, pour des ſiecles, une frayeur ſuperſtitieuſe dans toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, *dit M.* de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle rélation aux commeres de mon pays dans une aventure nocturne, qui m'est arrivée lors de ma premiere jeunesse.

Je venois d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le tems des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il falloit traverser une vaste gallerie, & je n'avois d'autre lumiere, pour y guider mes pas, que les foibles rayons de la lune, obscurcis par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvroit sur la grande allée du jardin, je vis une masse informe qui se glissoit le long des arbres. La lune qui la frappoit obliquement d'une sombre lueur, lui donnoit une apparence effrayante, celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps seroit courbé en avant. A mesure qu'il s'éloignoit, je le voyois se rappetisser par degrés; tout-à-coup il sembla se partager en deux. Une moitié paroissoit immobile & morte; l'autre, dans

un grand mouvement, s'agitoit autour d'elle. Comme aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois faisi me laissa la force d'appeller au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, & me dit d'une voix suppliante : Ah ! Monsieur, Monsieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de résolution, & m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je ? un voleur, sans doute ? --- Eh non, Monsieur Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah ! c'est toi, répondis-je ? Que fais-tu donc ? J'allai le joindre, & j'apperçus un grand sac debout contre la muraille qu'il chargeoit sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette stature monstrueuse, & pourquoi il m'avoit paru se partager en deux, lorsqu'il avoit jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-

il, aller de bonne heure à la ville. Hier au ſoir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier. Il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me ſuis levé pour en venir chercher. Mais n'en dites rien, je vous en ſupplie. On pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je ſuis un voleur. Je compris tout de ſuite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le ſoir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le ſac, mais vers la petite ruelle qui paſſoit au bout du jardin: & puis il ne falloit ſûrement pas deux grands ſacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'inſtruiſis mon oncle de ce manege. Après quelques perquiſitions, on découvrit qu'il avoit une fauſſe clef; & que de cette maniere, il avoit pluſieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des proviſions de nos pauvres chevaux.

Si lorſque le prétendu fantôme ſe fut approché de moi, & m'eut appellé par mon nom, je n'avois pas ſurmonté ma

premiere frayeur, & que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serois-je pas tourmenté pendant toute la nuit? Cette image m'auroit peut-être poursuivi le reste de ma vie, & m'auroit rendu foible & peureux, si même elle n'avoit attaqué mes nerfs, & dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, & j'espere que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, surtout dans les ténébres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit & de talens, avoit pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de clavessin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeu-

roit dans le voisinage de la maison de son pere.

Son frere Auguste, très-bon enfant aussi; mais dont les goûts étoient plus tournés vers la dissipation, employoit ce tems à forger dans sa tête mille nouvelles espiégleries. Il s'étoit apperçu que Charles rentroit le plus souvent tout seul au logis, & quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçoit, à l'insu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînoit jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendoit un long crêpe de deuil; & dans ce grotesque attirail, il se place debout, à l'entrée de la maison, pour attendre son frere. Celui-ci revenoit dans la joie innocente de son âge, frédonnant l'air qu'il venoit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il apperçut le colosse monstrueux qui agitoit ses bras, & marchoit à lui pour le repousser. Frappé d'un effroi mortel à

cet aſpect, il tombe tout-à-coup par terre ſans connoiſſance. Auguſte qui n'avoit pas prévu les ſuites de ſon déteſtable badinage, dépouille auſſi tôt ſon épouvantail, & ſe jette à corps perdu ſur ſon frere, en lui prodiguant les plus tendres careſſes, & tous les ſecours qu'il crut propres à le ranimer. Mais hélas! le petit malheureux étoit déja comme mort. Ses parens accourent, & parviennent enfin à le rappeller au ſentiment de la vie. Il ouvre les yeux, & les regarde d'un air ſtupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans ſa bouche, elle ne rend plus que des ſons inarticulés. Le voilà ſourd, muet & inſenſé, ſans doute pour la vie. Il s'eſt écoulé plus de ſix mois depuis cette déplorable aventure, & tout l'art des Médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, ſi vous le pouvez, mes amis, la déſolation de ſes parens. Il feroit peut-être à deſirer pour eux qu'il eût ceſſé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours ſous les yeux un ſujet de pleurs & de déſeſpoir. Mais leur afflic-

tion n'eſt rien encore en comparaiſon de celle d'Auguſte. Depuis ce tems, il reſſemble plus à un ſquelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger, ni dormir. Ses larmes l'épuiſent, & ſes remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré ; il tord ſes mains, s'arrache les cheveux, & maudit ſa naiſſance. Il appelle, il embraſſe ſon frere qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus l'un & l'autre, & je ne puis vous dire lequel des deux eſt le plus infortuné.

LE TRICTRAC.

M. DE PONTIS venoit d'acheter pour Sophie & pour Adrien un petit Trictrac de bois d'acajou, avec des dames d'ébene & d'ivoire, trois jettons de nacre, deux cornets de maroquin, & quelques paires de jolis dés anglois.

Les enfans ne connoiſſoient pas encore ce jeu. Ils prierent leur papa de leur en donner les premieres leçons. M.

de Pontis, qui se mêloit volontiers à tous leurs plaisirs, s'en fit un de les satisfaire. Il jouoit alternativement avec l'un & avec l'autre; & celui qui ne jouoit pas, regardoit la partie pour s'instruire.

Je me garderai bien de vous dire comment ils comptoient d'abord du bout du doigt le nombre des points imprimés sur les dés. Je ne marquerai pas non plus les écoles qu'ils firent dans le commencement. J'aime mieux vous apprendre qu'au bout d'un mois, ils savoient joliment la marche du jeu. Bientôt ils furent en état de jouer seuls ensemble. Sophie étoit de la premiere force de son âge pour le *petit Jean*. Adrien, plus ambitieux, tournoit toutes ses prétentions vers le *Jean de retour*. Peu-à-peu ils en vinrent au point de n'avoir plus recours à leur papa que dans les grandes difficultés.

Il étoit un jour témoin de leur partie. Adrien, après quelques mauvais coups, avoit perdu la tête, & sembloit jouer à reculons. Sophie, qui se possédoit à merveille, menoit la bredouille grand train.

Adrien, en faiſant rouler les dés dans ſon cornet, avant de les pouſſer ne manquoit jamais de nommer les points qu'il lui auroit fallu pour battre, ou pour remplir. Cinq & quatre! ſix & trois! Point du tout. C'étoit deux & as, terne, ou double deux qui venoient. Il frappoit du pied contre terre, fracaſſoit les dames, jetoit le cornet après les dés, & s'écrioit : Voyez ſi l'on peut être plus malheureux! C'eſt bien jouer de guignon.

Sophie, au contraire, ſans appeller ſes dés, cherchoit à s'en procurer un grand nombre de favorables. Se voyoit-elle trompée dans ſon attente? Au lieu de ſe troubler elle-même par des lamentations inutiles, elle réfléchiſſoit ſur le moyen de parer à cet accident. Il lui arrivoit quelquefois d'en tirer de nouvelles reſſources; & l'on étoit tout ſurpris de lui voir rétablir, en un clin d'œil, le jeu le plus déſeſpéré.

Lorſque la victoire ſe fut déclarée pour elle avec tous les honneurs du triomphe, elle ſortit, par modeſtie, pour ſe dérober à ſa gloire. Adrien,

honteux de sa défaite, n'osoit lever les yeux sur son papa. M. de Pontis lui dit froidement : Adrien, tu as bien mérité de perdre cette partie.

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa, celle-là, & toutes les autres, pour jouer contre quelqu'un qui a tant de bonheur.

M. DE PONTIS.

Il sembleroit, à t'entendre, que c'est le hazard qui décide absolument de tout à ce jeu.

ADRIEN.

Non, mon papa. Mais on n'amene que des points faits exprès, comme Sophie ?

M. DE PONTIS.

Il étoit difficile qu'elle en eût de contraires, de la maniere dont elle avoit sû disposer ses dames. Tu n'as fait attention qu'à ses dès, au lieu de remarquer la marche de son jeu. Que dirois-tu d'un jardinier qui, gouvernant ses arbres au hazard & sans accommoder ses

travaux aux variétés des ſaiſons, ſe plaindroit de ce que ſes fruits ne réuſſiſſent pas comme ceux de ſon voiſin, attentif à profiter de toutes ces circonſtances pour l'avantage de ſa culture?

ADRIEN.

Oh, mon papa, c'eſt bien différent.

M. DE PONTIS.

Et en quoi? Voyons.

ADRIEN.

Je ne peux pas vous le dire, mais je le ſens bien.

M. DE PONTIS.

Je ſuis honteux pour toi de te voir employer ces reſſources des petits eſprits pour défendre leur opiniâtreté dans une mauvaiſe cauſe. As-tu réellement vu dans la comparaiſon que je viens d'employer quelque choſe qui l'empêche de ſe rapporter au ſujet dont il étoit queſtion? Je veux que tu me le diſes.

ADRIEN.

Eh bien non, mon papa, je n'y avois ſeulement pas réfléchi. C'étoit pour n'avoir pas l'air d'être confondu.

M. DE PONTIS.

Tu vois ce que l'on gagne à ces lâches détours. On n'avoit que le tort d'un défaut de juſteſſe dans l'eſprit, & l'on y joint le tort beaucoup plus condamnable d'un défaut de juſtice dans le cœur. En employant ce foible ſubterfuge auprès de quelqu'un de raiſonnable, crois-tu qu'il en ſoit la dupe? Jamais. Il n'y voit que de la petiteſſe après de la déraiſon. On auroit pu d'abord attendre au moins de lui de la pitié; il ne reſſent plus que du mépris, ſans compter celui qu'on doit s'inſpirer à ſoi-même.

ADRIEN.

Mon pere, c'eſt bien dur ce que vous me dites-là.

M. DE PONTIS.

Tu ſais que je ſuis ſans ménage-

ment pour tout ce qui peut tenir du plus loin à l'injuſtice ou à la baſſeſſe. On ne reçoit ces leçons que d'un pere, & je les donne avec amitié, pour qu'un autre n'ait pas occaſion de te les donner avec aigreur. L'aveu que tu m'as fait à la premiere inſtance, & d'un mouvement franc de ton ame, me perſuade que tu n'auras jamais beſoin d'un autre avis. Viens m'embraſſer, Adrien.

ADRIEN.

De tout mon cœur, mon papa, je ſens que vous me ſauvez bien des affronts.

M. DE PONTIS.

Je n'ai vu que ce moyen de les prévenir. Mais revenons encore à la comparaiſon dont j'avois fait uſage. Nous pourrons, j'eſpere, en tirer une inſtruction plus étendue.

ADRIEN.

Voyons, voyons, mon papa; je

ne vous ferai point de mauvaise chicane. Mais si je la vois tant soit peu locher, vous permettrez bien.....

M. DE PONTIS.

Je ne demande pas mieux, mon ami. Je serai charmé de te voir des idées plus justes. Crois qu'un noble amour-propre peut encore trouver quelque satisfaction dans l'aveu même d'une erreur. Il ne se fait point sans un grand amour pour la vérité, sans un vif sentiment de justice ; & la raison qui fait se relever d'une chûte, est tout près d'en venir à ne plus broncher.

ADRIEN.

Je vois qu'il me faut encore longtems tenir la bride serrée à la mienne.

M. DE PONTIS.

Fort bien ; mais lâche un peu les rênes à ton imagination pour me suivre. Je te disois qu'un joueur de trictrac doit faire pour son jeu, comme

un jardinier habile pour ſon jardin. Si l'un ne ſonge d'abord qu'à donner une belle tige à ſon arbre, & à bien dévélopper ſes branches pour y recueillir plus de fruits, l'autre ne s'occupe au commencement qu'à fournir ſes caſes, & à placer ſes dames dans un ordre avantageux, pour faire aiſément ſon plein, le ménager lorſqu'il eſt fait, & en tirer le plus grand nombre de points qu'il puiſſe rapporter. L'événement des dés ne dépend pas plus de l'un, que les variations du tems ne dépendent de l'autre. Mais ce qui dépend également de tous les deux, c'eſt de ſe tenir en garde contre les incertitudes, de n'y expoſer qu'avec précaution l'objet de leurs travaux. Le cours d'une partie eſt mêlé de hazards favorables ou contraires, comme celui d'une ſaiſon d'influences malignes ou bienfaiſantes. Les chances heureuſes reſſemblent à ces chaleurs douces, qui préparent la fertilité, & les revers ſubits de fortune, à ces tempêtes ſoudaines qui menacent la végétation. L'habileté ſuprême eſt

e prévoir ces viciſſitudes, de découvrir à propos l'un ſon jeu, l'autre ſon ſpalier, lorſqu'il n'y a point de danger à craindre, pour hâter leur croiſſance, & de les garantir enſuite avec oin, lorſque la partie ou le tems deviennent orageux.

ADRIEN.

Fort bien, mon papa, juſqu'ici tout cadre à merveille. Mais dans une partie de trictrac, un bon joueur ne profite pas ſeulement de ſes propres avantages, il profite encore des fautes & des écoles de ſon adverſaire; au lieu que le jardinier, joue tout ſeul dans votre comparaiſon?

M. DE PONTIS.

Il eſt vrai; mais une comparaiſon ne peut jamais embraſſer tous les rapports. La mienne ſe borne à ceux que je viens d'indiquer.

ADRIEN.

Croyez-vous? Eh bien, je vais la pouſſer plus loin, moi. Je regarde

tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui ſait le mieux conduire ſon jeu, en aura de plus précoces, de plus beaux, & en plus grand nombre: il les vendra mieux, ſi les autres par ignorance ou par des écoles en ont moins à vendre; & c'eſt lui qui gagnera la partie.

M. DE PONTIS.

Comment donc? voilà qui eſt fort juſte, mon fils. Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raiſonnable, où l'on ne cherche pas à ſe tendre des pieges l'un à l'autre, par une mépriſable vanité, mais à s'inſtruire mutuellement, & à s'éclairer par un échange de lumieres. Je n'avois apperçu qu'une des faces de l'objet que je te préſentois. En y attirant tes regards, je t'ai donné l'occaſion d'en appercevoir une qui m'avoit échappé, & qui pourroit m'en faire découvrir d'autres à mon tour. Les ſciences ne ſe ſont ainſi formées que

par l'assemblage graduel de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleroient devant des réverberes à mille facettes inégales, mais dont chacune réfléchiroit vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'est le faisceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumiere qu'on voit briller au point de leur réunion. Je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connoître, par leurs rapports avec d'autres qui te sont déja familiers, à les bien confronter ensemble, & à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche, ou les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde & la plus sûre. C'est elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homere, les Milton, les Arioste & les Voltaire; à l'étude profonde du cœur humain, les Shakespeare, les Moliere, les Racine

& les Lafontaine; à la recherche de l'origine de nos idées, les Locke, les Clarke & les Condillac; à l'obſervation infinie de la nature, les Ariſtote, les Bonnet & les Buffon; à la méditation des loix du dévéloppement de la ſociété & des empires, les Monteſquieu, les Rouſſeau, les Ferguſon & les Mably; enfin, à la pénétration des myſteres de l'ordre ſublime de l'univers, les Copernic, les Newton, les Keppler, les Halley, les Bernoulli, les Euler, les d'Alembert & les Franklyn, tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connoiſſances, dont je me plais à te citer déja les noms & la gloire, pour t'inſpirer la noble ardeur de t'inſtruire un jour dans leurs ouvrages immortels.

ROMANCE.

L'INNOCENCE RECONNUE.

PREMIERE PARTIE.

LAISSEZ-LÀ ces méchantes âmes;
Eh! qu'importe leurs faux discours?
Epoux, n'en croyez que vos femmes,
Dormez en paix sur vos amours.
Pour de faux bruits, faut-il contre elles
Armer votre cœur prévenu?
Tel qui vous les dit infidelles,
Ne se plaint que de leur vertu.



Un exemple en est dans l'Histoire;
Je le consacre dans ce Chant.
Il est doux d'acquérir sa gloire
A peindre un tableau si touchant!

Mais que ſont ces palmes flatteuſes,
Sans un prix plus cher à mon cœur?
Femmes, ſoyez toutes heureuſes,
Et rien ne manque à mon bonheur.



Belle en ſa fleur d'adoleſcence,
Fille des Princes du Brabant,
Genevieve avoit l'innocence,
Et les mœurs ſimples d'un enfant.
Vingt Barons s'offroient à lui plaire,
Siffroi Palatin, eut ſes vœux;
Aux nœuds d'amour, Hymen ſon frere
Joignit bientôt de plus ſaints nœuds.



Un amant près de ſa maîtreſſe,
C'eſt le portrait de nos époux,
Ces premiers feux de leur tendreſſe,
Comme ils ſont vifs, comme ils ſont doux!
Soins careſſans, muet langage,
Nouveau délice chaque jour.
Une colombe en leur ménage,
Auroit pris des leçons d'amour.

✲

Mais l'époux reçoit des nouvelles ;
Adieu son innocent plaisir.
Pour combattre les infideles,
L'ordre est pressant, il faut partir.
Cruels assauts que dans son âme
L'amour vient livrer à l'honneur !
L'honneur est beau ; mais fuir sa femme,
Ce seul penser lui fend le cœur.



Doucement un jour il se leve;
Aux premiers rayons du soleil,
Regarde en pleurant Genevieve,
Qui repose en un doux sommeil ;
Et plus d'une si chere image
Il voudroit repaître ses yeux,
Plus il craint d'user son courage,
S'il ose risquer des adieux.



Il va, revient : à son oreille
La gloire jette un cri guerrier ;
Il part. Genevieve s'éveille :
Il presse au loin son beau coursier.

O Genevieve, quelle épreuve
Pour un cœur neuf comme le tien!
Te trouver ainſi demi-veuve
Aux premiers jours de ton hymen!



Epris dès long-tems de ſes charmes,
Son Intendant brûle en ſecret:
Il la voit plus belle en ſes larmes,
Il tente un criminel projet.
Genevieve de ſon audace
Ne le reprend qu'avec douceur;
Et lui, pour prix de cette grâce,
Veut la couvrir de déshonneur.



Moins triſte, un jour, par un meſſage;
Elle mandoit à ſon époux:
« Mon ſein, cher ami, porte un gage
„ Que votre amour me rend bien doux. „
„ Non, Seigneur, mande le Fauſſaire,
„ La perfide trompe vos feux;
„ Son fruit eſt un fruit adultere:
„ Liſez ſes complots amoureux. „

*

Sans qu'un regret troublât ſon âme,
Le Comte eût vu ſes biens périr;
Sans donner des pleurs qu'à ſa femme
Il auroit vu ſes jours finir;
Mais que cette femme adorée
Verſe l'opprobre ſur ſon front!
Quelle horreur! Son âme navrée
Frémit de rage à cet affront.



Dans ſon premier feu de vengeance,
Inacceſſible à tout remord,
Il veut qu'on lave ſon offenſe:
Sa femme eſt vouée à la mort.
L'ordre eſt parti. Son cœur murmure,
Par un autre ordre il s'en départ.
“ Qu'on ſauve, dit-il, la parjure! „
Ah, malheureux! il eſt trop tard.

✲

II. PARTIE.

Avant la grâce, hélas ! le traître
A reçu l'ordre rigoureux :
Il se hâte, il connoît son maître,
Il craint un retour généreux.
Genevieve vient d'être mere,
Elle nourrit son bel enfant ;
Foible appui contre la colere
Allumée au cœur d'un méchant !



A deux brigands couverts de crimes
L'ordre est donné. Dans la forêt
Ils traînent leurs tendres victimes.
L'enfant est nud, le fer est prêt.
" Voudriez-vous, leur dit Genevieve,
„ Me tuer deux fois, mes amis ?
„ Ah ! par pitié, que votre glaive
„ M'égorge au moins avant mon fils. „



O doux pouvoir de l'innocence !
L'un des féroces assassins
Leve son bras, son bras balance,
Le poignard échappe à ses mains.

" Eh ! quelle foibleſſe mon âme
„ Reſſent pour la premiere fois !
„ Je ne puis tuer cette femme ! ....
„ Allez, ſauvez-vous dans ces bois. „



La pauvre mere, preſque morte,
Se leve, court à ſon enfant,
Par la forêt ſoudain l'emporte,
Preſſé ſur ſon cœur palpitant.
Comme en ſa joie elle l'embraſſe
Ce triſte fruit de ſes amours,
Cet innocent qui lui retrace
Le cruel qu'elle aime toujours !



Mais bientôt qu'elle inquiétude
En ſes tranſports la vient ſaiſir ?
Par cette vaſte ſolitude,
Foibles tous deux, que devenir ?
Le jour fuit. Elle erre tremblante ;
Son enfant crie, il meurt de faim.
Mais quoi ! le trouble & l'épouvante
Ont tari le lait de ſon ſein.

Comment vous dire ses allarmes?
Comment la peindre en sa douleur,
Abreuvant son fils de ses larmes,
Et le réchauffant sur son cœur?
S'il se plaint, cent vives atteintes
Déchirent ses sens éperdus;
Et s'il cesse un moment ses plaintes,
Elle croit qu'il n'est déja plus.



Cœurs sensibles! que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit!
Le jour renaît. Dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'apperçoit-elle?
Une Biche accourt vers l'enfant:
Il presse sa douce mammelle;
Près d'eux bondit un jeune fan.



O grand Dieu! le cœur d'une mere
Est un bel ouvrage du tien!
Son fils peut vivre, elle l'espere;
Ses propres maux ne lui sont rien.

Dans le creux d'un rocher ſauvage]
La Biche accompagne ſes pas;
Dans ſa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ſes bras.



Et voilà donc la deſtinée
Qui va remplir ſes plus beaux ans!
Seule en ces bois, abandonnée
Au milieu des loups dévorans,
Des fruits verds ſont ſa nourriture!
Une mouſſe humide eſt ſon lit;
Les ennuis, les vents, la froidure
Sont les hôtes de ſon réduit.

✻

Songes de la douce eſpérance
Portez-lui du moins vos ſecours!
Genevieve, attends en ſilence,
Tu peux retrouver tes beaux jours.
Si Dieu nous frappe, c'eſt un pere;
Il chérit toujours ſes enfans.
Conſole-toi. Son bras ſévere
N'eſt roidi que ſur les méchans.

✻

III. PARTIE.

AINSI que l'Intendant lui-même,
Comptant sa femme au rang des morts,
Siffroi de sa rigueur extrême
Commence à sentir un remords!
S'il la chasse de sa mémoire,
Genevieve y revient toujours;
Mais plus souvent il n'ose croire
Qu'elle ait pu trahir ses amours.



Rongé d'ennuis, las de la vie,
Il veut périr dans les combats;
Mais le sort trahit son envie,
La mort qu'il cherche fuit ses pas.
Le bras fatigué de carnage,
Il est pris & chargé de fers,
Traîné sept ans dans l'esclavage,
Libre enfin, repasse les mers.



Il arrive les yeux en larmes,
Rien ne peut calmer son ennui;
Ces lieux, jadis si pleins de charmes,
Las! qu'ils sont tristes aujourd'hui!

Que ce palais eſt ſolitaire !
Qu'ils ſont mornes ces beaux feſtins !
Eh quoi donc, ſa longue miſere
Ne peut aſſouvir les deſtins !



Près de finir ſes jours infâmes
L'Intendant perfide a tremblé ;
Et ſon impoſture & ſes trames,
Un écrit a tout dévoilé.
A cette lecture accablante
Que devient le pâle Siffroi ?
« Ciel ! ma femme étoit innocente,
» Et ſon bourreau, cruel ! c'eſt moi. »



Dès-lors une effroyable image
S'attache à ſes yeux, le pourſuit ;
Le jour, le croiſe à ſon paſſage,
Elle eſt ſur ſa couche, la nuit.
Il voit Genevieve égorgée,
Tenant ſon fils mort ſur ſon ſein,
Entend crier l'ombre outragée :
« Barbare époux, pere aſſaſſin ! »

Tantôt ces images funebres
Semblent accabler ses esprits,
Tantôt il court dans les ténebres,
Appellant sa femme & son fils.
Il n'a de treve, dans sa peine,
Que lorsqu'au sein des bois profonds,
Un coursier rapide l'entraîne
Sur les pas des cerfs vagabonds.

Un jour une Biche est atteinte
D'un trait qu'il adresse à son flanc,
Il la suit, guidé par la teinte
Que l'herbe reçoit de son sang.
Il voit une femme sauvage
Qui, sortant du fond d'un taillis,
Court à la Biche, & la soulage;
Un enfant la suit à grands cris.



Sur cette femme demi-nue
A peine il arrête les yeux,
Elle rougit, baisse la vue,
Se voile de ses longs cheveux.

" Dans cette déserte demeure,
„ Malheureuse, que faites-vous?
„ — Depuis sept ans, Seigneur, j'y pleure
„ Les fureurs d'un cruel époux.

✲

„ — Votre époux? Eh! pour quelle injure?
„ — D'un faux soupçon préoccupé,
„ Las!... — Eh bien? — Il me croit parjure;
„ Par un méchant il fut trompé.
„ — Quoi! vous seriez.. — Je suis... — Acheve.
„ Quel est ton pays? — Le Brabant.
„ Et ton nom? — Je suis Genevieve.
„ — Oh! c'est ma femme & mon enfant. „

✲

" Oui, c'est vous! „ Il dit, il s'élance,
Il les prend, les serre en ses bras.
" Je sais, je sais votre innocence.
„ Vous tremblez? Oh! ne craignez pas.
„ Pour mon erreur lâche & cruelle
„ Que vous devez bien me haïr!
„ — Cher époux, tu me crois fidelle,
„ Tous mes maux viennent de finir. „

✲

Mais autour d'eux déja s'empreſſe
La foule ardente des chaſſeurs.
„ Amis, voilà votre Maîtreſſe,
„ Pour qui nous verſions tant de pleurs.
„ Voyez mon fils. C'eſt mon image
„ Qui reſpire dans tous ſes traits.
„ Allons, ſur un lit de feuillage,
„ Qu'on les emporte en mon palais. „



Ils marchent. Siffroi vient derriere,
Tenant ſa femme ſur ſon ſein;
Puis vient la Biche nourriciere,
Que l'enfant flatte de ſa main.
Allez, famille fortunée,
Vos malheurs ont ceſſé leurs cours,
Allez, couple heureux, l'Hymenée
Vous rend vos premieres amours.

LA TENDRE MERE.

Lettre de M. de Tercy à Mde. de Tercy.

MADAME,

Cette lettre vous causera peut-être quelque surprise. Peut-ètre aussi l'attendiez-vous de moi. Quoi qu'il en soit, elle est devenue nécessaire; & j'en viens, sans autre préparation, au sujet qui me force de vous l'écrire.

Vous pouvez vous souvenir encore d'un tems où je vous aimois, & où vous paroissiez répondre à ma tendresse. Ce tems n'est plus. Vous avez cru pouvoir placer vos affections dans un objet plus digne de vous. Puisque vous en espérez votre bonheur, je ne veux point le détruire. Nous som-

mes libres. Retirez-vous fur vos terres, je refte dans les miennes. Je vous donne huit jours pour cet arrangement. Je me tiendrai loin de vous dans cet intervalle, pour vous fauver de mes reproches, & vous épargner un trouble dont il ne me convient pas d'être témoin. Quant à mes trois enfans, vous pouvez vous tranquillifer fur leur fort. Après fa conduite, leur mere ne doit plus avoir de communication avec eux, & je trouverai, fans elle, le moyen de les faire élever convenablement à leur naiffance. Recevez pour toujours mes adieux. Jouiffez en paix de votre nouvelle deftinée, & cherchez, autant qu'il vous fera poffible, à effacer de votre mémoire le fouvenir de celui qui fe difoit autrefois votre tendre époux, & qui n'eft à préfent que

Votre très-humble
& très-obéiffant
ferviteur.

ADRIEN DE TERCY.

Réponse de Mde. de Tercy à la lettre précédente.

MONSIEUR,

Je chercherois vainement à vous peindre tous les mouvemens que votre lettre a excités dans mon âme. Vous voulez vous séparer de moi. Puisque vous jugez cet éclat nécessaire, je me soumets à vos idées. Si quelqu'un m'avoit dit, lors de notre union, qu'elle n'aboutiroit qu'à une rupture scandaleuse, je n'aurois certainement pu me persuader que cet événement fût même possible. Cependant il est arrivé. Dans mon malheur, il me reste une consolation, c'est qu'il est encore dans le ciel un Dieu qui sait porter au grand jour l'innocence. Ma conscience me déclare exempte de tout reproche. Mon cœur ne connoît au-

cun de ces objets que vous appellez dignes de moi. Il n'a jamais écouté que vous seul, je vous le proteste, non par des sermens, mais par une simple affirmation, que mon ame prononce avec calme & fermeté. Je ne veux faire aucun effort pour vous convaincre de votre injustice. Je suivrai patiemment le chemin par où le ciel me conduit. Il m'a jusques à présent comblée de faveurs. J'espere qu'il voudra bien me les continuer. Il est cruel pour moi qu'on m'arrache tous mes enfans. Je pourrois dire qu'une mere qui leur donna le jour avec douleur, a sur eux plus de droits que leur pere; & les loix m'en accorderoient au moins un. Mais je ne vous ferai pas l'affront de les invoquer. Je me figurerai, avec résignation, que Dieu vient de me les enlever par la mort, ou que je meurs moi-même, & qu'ils vont bientôt me suivre. Adieu; vivez heureux, injuste & toujours cher époux. Le jour & la nuit, je prierai le ciel que, pour votre repos, il fasse tomber de vos

yeux le voile qui les couvre, afin que vous puissiez voir quelle honnête & fidelle épouse vous avez par-dessus toutes les femmes, dans

Votre désolée, mais innocente

AMÉLIE.

Mde. DE TERCY, HENRIETTE, SOPHIE ET CAROLINE.

HENRIETTE.

NOUS voici, maman, que nous voulez-vous?

Mde. DE TERCY.

Venez, mes filles, asseyez-vous près de moi. J'ai quelque chose à vous dire.

CAROLINE.

Prends-moi sur tes genoux, je te prie, maman.

(*Mde. de Tercy prend Caroline dans ses bras, la serre tendrement sur son sein, & laisse échapper quelques larmes.*)

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc, maman? vous pleurez.

SOPHIE.

Je n'ai rien fait, au moins que je sache, pour te fâcher contre moi.

CAROLINE.

Ni moi non plus, maman, je t'assure.

(*Mde. de Tercy secoue la tête, sans pouvoir répondre. Ses larmes & ses sanglots recommencent avec plus de violence. Les trois enfans se mettent à pleurer, & crient ensemble, en la pressant de leurs mains:*)

Maman! ma chere maman!

Mde. DE TERCY (*en contraignant ses pleurs.*)

Tranquillisez-vous, je vous en conjure. Ne pleurez point. Vous me désolez.

HENRIETTE.

Pourquoi donc avez-vous pleuré la premiere? Pourquoi pleuriez-vous hier, avant-hier, tous les jours, depuis la lettre de mon papa?

Mde. DE TERCY.

Ne me le demande point, ma chere fille, tu le sauras un jour. Tout ce que je puis vous apprendre, mes enfans,

c'eſt que demain je ſuis obligée de vous quitter.

SOPHIE.

Et tu ne m'emmenes pas cette fois, comme tu me l'avois promis. Henriette t'a bien accompagnée dans l'autre voyage.

Mde. DE TERCY.

Plût au ciel que je puſſe vous emporter toutes dans mes bras ! Mais, hélas ! ce n'eſt pas en mon pouvoir.

HENRIETTE.

Au moins, reviendrez-vous bientôt maman !

SOPHIE.

Et m'apporteras-tu quelque choſe de bien joli, quand tu reviendras ?

CAROLINE.

Et auſſi à moi, je t'en prie ! Une grande poupée. qui roule !

HENRIETTE.

Quoi, mes ſœurs ! vous voyez que

naman eſt triſte, & vous lui parlez de oujoux ? Ah! ſi j'oſois.....

Mde. DE TERCY.

Que veux-tu dire, ma chere fille?

HENRIETTE (*en ſanglottant.*)

Vous ne reviendrez pas, je le ſens. Vous êtes toujours chagrine de nous quitter; mais vous ne pleurez pas comme aujourd'hui, quand ce n'eſt que pour un petit voyage.

Mde. DE TERCY.

Ne te fais pas de ces frayeurs, Henriette. En moins de ſix ſemaines, je ſerai de retour auprès de vous.

SOPHIE.

O mon Dieu! que ferons-nous ſi long-tems toutes ſeules?

CAROLINE.

Tu le ſais, maman je ne ſais jamais jouer ſi bien, quand tu n'y es pas.

Mde. DE TERCY.

Votre papa revient demain.

HENRIETTE.

Et vous ne ſerez pas ici pour le recevoir ?

SOPHIE.

Oh, il ſera bien fâché que tu n'y ſois pas.

CAROLINE.

Demeure au moins pour lui, je te prie, maman.

Mde. DE TERCY.

Il n'en ſera que plus aiſe de me voir à mon retour. Quelques ſemaines ſeront bientôt paſſées.

HENRIETTE.

Vous ne voulez pas nous le dire; mais je ſais que mon papa. . . . . .

Mde. DE TERCY.

Mon enfant, tu me déchires le cœur. Je ſouffre bien aſſez de me ſéparer de vous. Tranquilliſe-toi, je t'en conjure, nous nous reverrons bientôt. Reçois-en ce baiſer pour gage.

HENRIETTE.

HENRIETTE (*en se jettant à son cou.*)

Oh, si c'étoit vrai !

Mde. DE TERCY.

Tu verras, tu verras. Je te le promets. Je ne t'ai jamais trompée. Portez-vous bien, mes cheres filles, & ne cherchez qu'à vous amuser en m'attendant.

(*Elle les embrasse l'une après l'autre.*)

Henriette, Sophie, vous qui êtes les deux aînées, prenez bien garde qu'il n'arrive aucun accident à ma Caroline. Aimez-moi toujours. De mon côté, je penserai continuellement à vous. Adieu, chers enfans.

(*Elle s'arrache tout-à-coup de leurs bras, & les laisse toutes les trois immobiles de douleur, & poussant de hauts cris.*)

Lettre de M. de Tercy à Mde. de Villiers.

MA CHERE ET DIGNE AMIE,

Je vous envoie, comme vous me le permettez, mes trois filles. Je vous conjure de leur prodiguer vos plus tendres soins. Qu'elles trouvent en vous une seconde mere. Après l'événement odieux qui leur a fait perdre celle que leur avoit donné la nature, je regarde comme un bienfait du ciel, que vous daigniez généreusement vous charger de veiller sur leur éducation. Je sens de quel poids est le fardeau que je vous impose, & combien peu je suis en état de m'acquitter jamais envers vous de la moindre partie de ma reconnoissance. Mais que n'ose pas un pere pour ses enfans ! Daignez donc pardonner à l'indiscrétion d'un cœur paternel ; & dis-

poſez dans tous les tems de moi, & de tout ce qui m'appartient. Une choſe que je ne ſaurois jamais aſſez vous recommander, ma digne amie, c'eſt le choix d'une bonne gouvernante. Tâchez d'en trouver une ſelon mes principes & les vôtres. Il en eſt ſi peu qui ſoient propres à d'autre emploi que d'habiller & déshabiller des poupées. Plutôt que de livrer mes enfans à des êtres de cette nature, j'irois les porter dans une campagne déſerte, pour y végéter ſans aucune eſpece d'éducation. Mais comme les ames dignes l'une de l'autre ſavent s'attirer mutuellement par une ſympathie ſecrete, j'eſpere que dans une auſſi grande ville que Rouen, vous parviendrez à découvrir une femme qui ait aſſez d'honnêteté, de connoiſſances & de raiſon pour élever mes filles ſelon mes deſirs. Je vous donne un pouvoir illimité ſur le ſort que vous jugerez à propos de lui faire. je ne ménagerai rien pour un objet ſi important. J'attends avec la plus vive impatience de vos nouvelles. Je verrois avec beaucoup de plaiſir que vous vou-

luſſiez bien charger de quelque partie de notre correſpondance Henriette, ma fille aînée, pour la former de bonne heure à écrire. Il eſt en votre pouvoir, ma digne amie, de me rendre plus ſupportable le malheur que j'éprouve, & de me faire goûter, dans mes enfans, la joie que m'a ravie mon infidelle épouſe. J'appelle cette douce eſpérance dans mon cœur, pour en chaſſer les chagrins qui le poſſedent, & pouvoir vous exprimer les ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance avec leſquels je ſuis & ſerai toute ma vie,

Votre ami à toute épreuve

ADRIEN DE TERCY.

Mde. DE TERCY, JUSTINE *sa femme-de-chambre*, COMTOIS *son laquais*..

COMTOIS (*en entrant.*)

MADAME la Baronne vous souhaite le bonjour. Voici sa réponse.

(*Il lui présente un billet.*)

Mde. DE TERCY.

C'est bon. Faites venir la Brie & vous remonterez avec lui.

(*Comtois sort. Mde. de Tercy ouvre le billet, & le lit tout bas.*)

Dieu soit loué! j'ai réussi. (*A sa femme-de-chambre.*) Tiens, lis, Justine.

JUSTINE (*lit tout haut.*)

« C'est avec plaisir que je reçois la femme-de-chambre que vous me recommandez. Une personne à qui vous rendez un témoignage si avantageux,

doit être un sujet rare ; & je vous remercie de la préférence. Elle peut entrer dès ce moment chez moi. »

JUSTINE.

(*en lui rendant le billet d'une main tremblante.*)

Bon Dieu, Madame, que vous ai-je fait ? (*En pleurant.*) Vous me renvoyez de vòtre service. En quoi l'ai-je donc mérité ?

Mde. DE TERCY.

En rien, ma pauvre Justine, tu es une excellente fille ; & si le ciel dispose autrement de mon sort, je n'en aurai jamais d'autre que toi. Mais à présent je ne puis te garder. Il faut nous séparer absolument. Console-toi ; j'espere que je ne tarderai guere à te reprendre. Je t'aurois donné de quoi vivre seule en attendant ce jour ; mais j'ai craint les dangers auxquels pourroient t'exposer ta jeunesse & ton inexpérience. Tu seras traitée chez Madame la Baronne avec autant de douceur qu'auprès de moi. Je lui ai fait en ta faveur les

recommandations les plus pressantes. Voici un petit cadeau pour me rappeller à ton souvenir. Tu trouveras aussi dans le bas de mon armoire quelques nippes dont je te fais présent. Va, ma pauvre amie, ne pleure point devant mes yeux; ils sont assez rassasiés de larmes. Lorsque tu auras fait ton paquet, je te reverrai encore une fois.

JUSTINE (*tordant ses mains.*)

O Dieu! faut-il que je vous quitte! Non, je ne puis me passer de vous servir: je vous suivrai par-tout.

Mde. DE TERCY (*avec fermeté:*)

Je vous en prie, Justine; si vous avez pour moi quelque attachement, ne me tourmentez pas de vos plaintes. Laissez-moi seule. J'ai besoin de quelque repos. (*D'une voix plus douce.*) Va, ma pauvre amie, je t'ai dit que je te reverrois encore avant de nous séparer.

JUSTINE.

O ma digne & bonne maîtresse!

(*Elle sort en poussant de profonds soupirs.*)

Mde. DE TERCY, LA BRIE *son cocher*, COMTOIS *son laquais*

LA BRIE.

Me voici, Madame, est-ce pour mettre vos chevaux ?

Mde. DE TERCY.

Non, la Brie. Attendez. (*A Comtois.*) Que vous est-il dû de vos gages!

COMTOIS.

Le dernier quartier seulement ; Madame.

Mde. DE TERCY.

Le voici, & une demi année par-dessus, pour vous donner le tems de vous bien placer. Mes affaires m'obligent de m'éloigner de ma maison. Je suis très-contente de votre service; & vous pouvez produire par-tout cette attestation que je vous en donne. Vous êtes jeune ; & vous avez su vous for-

mer à votre état. Il vous sera facile de trouver une condition. Adieu.

(Le domestique sort avec un air de trouble & de chagrin.)

LA BRIE (*les mains jointes.*)

Ah! Madame, je ne puis croire que mon tour aille venir.

Mde. DE TERCY.

Je tremble moi-même de vous le déclarer.

LA BRIE.

Quoi, Madame, moi qui vous ai vu naître, moi qui vous ai suivie de chez M. votre pere, moi que vous regardiez, disiez-vous, comme de votre dot! Me renvoyer après tant d'années! Pensez-vous que je vous sois moins attaché, à cause de ma vieillesse? Hélas! je n'ai ni femme ni enfans. Je ne tiens qu'à vous dans ce monde. Que voulez-vous que je devienne?

Mde. DE TERCY.

Mon cher & honnète la Brie, croyez qu'il en coûte bien à mon cœur. Mais,

vous le voyez, j'ai renvoyé ma femme de chambre & mon domestique. Je ne dois plus avoir personne auprès de moi.

LA BRIE (*avec feu.*)

Ma bonne maîtresse, est-ce que les affaires de M. de Tercy seroient dérangées ? Ah ! je tiens de vos bontés de quoi nourrir long-tems vos chevaux. Laissez-moi mourir sur mon siege en vous conduisant.

Mde. DE TERCY.

Cette preuve de votre attachement m'est bien sensible. J'en suis pénétrée jusqu'au fond du cœur. Mais rassurez-vous. M. de Tercy gouverne sa fortune en homme sage, & ne laisse rien manquer à mes besoins. Cela est si vrai, que je vous donne mes trois chevaux, & que je vous assure une petite pension pour toute votre vie.

LA BRIE.

A moi, à moi ? Que voulez-vous que je fasse de ces richesses ? Je n'en mourrois que plutôt du regret de per-

dre celle qui me les auroit données. Non, jamais, jamais.

Mde. DE TERCY.

Je l'exige de vous pour ma ſatisfaction. Je veux me réjouir de vous avoir procuré du repos & de l'aiſance pour le reſte de votre vieilleſſe.

(La Brie veut prendre le bas de ſa robe pour la baiſer. Elle lui donne à baiſer ſa main.)

Allez, mon enfant, j'ai beſoin d'être ſeule.

LA BRIE.

Que je vous ſouhaite au moins mille & mille bénédictions du ciel. Je ſuis vieux, mais je ne me ſens encore que trop jeune pour avoir le tems de vous pleurer.

Mde. DE VILLIERS, Mde. LAMBERT, *vêtue d'une robe de serge noire.*

Mde. LAMBERT.

PARDONNEZ, Madame, si je prends la liberté de venir vous interrompre. J'ai appris que vous cherchiez une gouvernante pour trois jeunes demoiselles. Quoique je me croie bien éloignée de posséder les qualités nécessaires pour des fonctions si délicates, la situation où je me trouve, m'engage à vous proposer du moins d'en faire un essai.

Mde. DE VILLIERS.

Puis-je vous demander qui vous es, Madame, & quel est votre nom?

Mde. LAMBERT.

Je m'appelle Lambert. Je suis la ve infortunée d'un homme que j'ai s, & que j'aime encore plus que même. Dans la douleur qui m'ac-

cable, ce feroit une confolation pour moi de pouvoir employer mon tems à l'éducation de trois enfans bien nés. Je vous conjure, Madame, fi vous n'avez déja pris d'engagement avec perfonne, de vouloir bien me confier cet emploi, j'efpere, que vous ferez bien contente de mon zele. Je ne demande aucun falaire. Je fuis au-deffus de tous les befoins. C'eft feulement une occupation que je cherche, pour me diftraire de l'idée de mes malheurs.

Mde. DE VILLIERS.

Un motif fi touchant me pénetre du plus vif intérêt pour vos peines. Vous n'avez donc point d'enfans, Madame?

Mde. LAMBERT (*avec émotion.*)

J'en avois qui faifoient toute ma joie & tout mon efpoir. Mais, hélas! ma cruelle deftinée me les a ravis.

Mde. DE VILLIERS.

Je vous plains du fond de mon

cœur. Vous me paroiſſez une mere bien tendre, & vous auriez mérité de voir vivre vos enfans, pour prix de votre amour.

Mde. LAMBERT (*avec un ſoupir.*)

Ah! ils vivent encore, ils vivent. Mais ils n'en ſont pas moins perdus pour moi.

(*Il lui échappe des larmes.*)

Mde. DE VILLIERS.

Je ne puis vous comprendre, Madame. Certainement, ou votre douleur vous égare, ou vous avez un ſentiment ſecret que vous étouffez. Craindriez-vous de me le découvrir? Peut-ètre ſerois-je en état de vous donner quelques conſolations.

Mde. LAMBERT.

Vous ſeule au monde le pouvez, Madame.

Mde. DE VILLIERS.

Moi ſeule? Et comment? Parlez. Que deſirez-vous de moi? Il n'eſt rien

que je ne me ſente portée à faire pour vous.

Mde. LAMBERT.

Faites-moi donc gouvernante des trois jeunes Demoiſelles.

Mde. DE VILLIERS.

Eſt-ce là tout ce que vous deſirez?

Mde. LAMBERT.

Rien, rien de plus, & je ſuis heureuſe.

Mde. DE VILLIERS.

Je ne puis revenir de l'étonnement où vous me plongez. Tout cet entretien me paroît comme un ſonge. Quoique vous ne me jugiez pas digne de votre confiance, je ſens que vous vous emparez de la mienne. Je vais faire appeller les trois jeunes Demoiſelles. Voudriez-vous bien faire en ma préſence une premiere épreuve de vos diſpoſitions pour l'emploi que vous recherchez? Si, comme je n'en doute pas, vous juſtifiez l'idée que j'en ai conçue, je vous remets auſſi tôt vos éleves.

Mde. LAMBERT (*avec transport.*)

O ma noble bienfaitrice! je ne puis contenir l'excès de ma joie. Ainsi, j'ai votre parole?

Mde. DE VILLIERS.

Oui, sous la condition que je vous ai proposée.

Mde. LAMBERT.

Je n'en demande pas d'avantage. Graces au ciel & à vous, j'ai encore mes enfans.

Mde. DE VILLIERS (*avec surprise.*)

Vos enfans, Madame? Quels enfans?

Mde. LAMBERT.

Mes trois filles, les Demoiselles de Tercy. Vous voyez leur malheureuse & innocente mere, que son époux vouloit leur arracher. J'ai abandonné mes biens; j'ai déguisé mon nom & mon état, pour vivre auprès de mes enfans. J'ai craint de me découvrir à vos yeux avant d'avoir obtenu votre

promeſſe. Je ſais ce que mon époux vous a écrit de moi; mais je me flatte que le parti que je viens d'embraſſer vous a déja convaincue de mon innocence. Une bonne mere ne peut pas être une mauvaiſe épouſe.

Mde. DE VILLIERS (*en l'embraſſant.*)

O tendre & courageuſe femme! Je n'ai point de parole pour vous exprimer ma joie & mon admiration. Comment pouvoit-il me tomber dans l'eſprit de chercher ſous ce triſte déguiſement Mde. de Tercy.

Mde. LAMBERT.

Cette métamorphoſe ne m'a rien coûté; & je ſuis réſolue à la ſoutenir conſtamment. Perſonne au monde, excepté vous, ne ſaura qui je ſuis. Ne craignez point de vous compromettre. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne laiſſer jamais échapper mon ſecret de ma bouche.

Mde. DE VILLIERS.

Je vous promets la même diſcrétion. Mais vos filles?...

Mde. LAMBERT.

Il me ſera certainement cruel de me cacher à leurs yeux, & de me dérober à ma propre tendreſſe. Mais il ne me reſte pas d'autre moyen._ Aidez-moi ſeulement à jouer mon perſonnage. Lorſque la mépriſe ſera une fois établie, elle ſe ſoutiendra d'elle-même. Je n'ai d'inquiétude que de la part de ma fille aînée, Henriette.

Mde. DE VILLIERS.

Je ne puis attendre plus long-tems cette ſcene extraordinaire. Je vais les appeller.

(Elle ſort & rentre auſſi-tôt avec les trois petites Demoiſelles qui font une révérence gracieuſe à Mde. Lambert, & la conſiderent avec une attention mêlée de ſurpriſe & d'embarras.)

Mde. DE VILLIERS.

Meſdemoiſelles, c'eſt pour vous préſenter Mde. Lambert, la gouvernante que je vous ai choiſie. Je me flatte que vous en ſerez ſatisfaite. Je crois pouvoir vous répondre de ſes ſoins & de

on amitié. Mais auſſi tout le reſpect & oute l'obéiſſance que vous rendiez à Madame votre mere.....

HENRIETTE (*en ſe jettant dans ſes bras.*)

Hé! c'eſt notre maman!

SOPHIE & CAROLINE.

Ah! maman, maman! vous voilà de retour.

(*Elles ſautent autour d'elle, lui baiſent les mains, & l'accablent de careſſes. Mde. Lambert cherche à leur en impoſer par un maintien froid & ſérieux.*)

Mde. DE VILLIERS.

Je me doutois que vous y feriez trompées. J'ai d'abord eu la même idée que vous. Je ne ſais pourquoi je me figurois que c'étoit votre maman.

HENRIETTE.

Oh, c'eſt bien elle auſſi. Mon cœur me le dit autant que mes yeux.

SOPHIE.

M'as-tu apporté quelque choſe?

CAROLINE.

Eh bien, ma grande poupée, où eſt-elle, donne-la-moi, que je la faſſe rouler.

Mde. LAMBERT.

Mes cheres Demoiſelles, je ſuis fâchée de vous voir dans cette erreur. Je ne ſuis pas votre mere. Vous ſavez qu'elle eſt fort loin d'ici?

HENRIETTE.

Non, non, c'eſt bien vous. Nous ne nous laiſſons pas tromper. Vous n'avez pas ſes belles robes, mais vous avez ſa figure, ſa taille, & auſſi ſa douce voix.

Mde. LAMBERT.

Il eſt poſſible que j'aie avec elle toutes ces reſſemblances ; & j'en ſuis charmée pour vous & pour moi. Nous en ſerons meilleures amies. N'eſt-il pas vrai que vous commencez déja à m'aimer un peu?

SOPHIE.

Oh, beaucoup, beaucoup, maman.

CAROLINE.

Et moi donc, ſi tu ſavois?

HENRIETTE (*en pleurant*).

Que vous avons-nous fait pour nous déſoler ainſi? pour ne vouloir plus être notre mere? Ah! nous ſommes bien vos filles toujours.

Mde. DE VILLIERS.

Allons, Madame, il faut céder à leur fantaiſie. Puiſqu'elles s'obſtinent à vous appeller leur mere, au lieu de leur gouvernante, prenez ce nom pour leur faire plaiſir. Vous le trouverez plus doux. S'il ne tient qu'à cela, je le prendrai moi-même.

HENRIETTE.

Nous ne voulons pas vous fâcher; mais vous ne ſerez jamais comme elle notre maman.

Mde. LAMBERT.

Eh bien, mes cheres filles, si vous desirez que je sois votre mere, je le veux aussi. J'en aurai pour vous toute la tendresse. Ma chere Henriette! ma chere Sophie! ma chere Caroline!

(*Elle les embrasse avec transport.*)

HENRIETTE.

Que nous sommes heureuses de retrouver enfin notre maman! Ah! nous avons bien pensé à vous; nous avons bien pleuré, depuis que vous nous avez quittées.

Mde. LAMBERT (*bas à Mde. de Villiers.*)

J'avois prévu qu'Henriette sauroit me découvrir. Il faut la mettre de notre confidence. Tâchez d'emmener avec vous ses sœurs pour un moment.

Mde. DE VILLIERS (*bas à Mde. Lambert.*)

Il suffit. Laissez-moi faire. (*A Sophie & à Caroline.*) Venez, mes petites amies, je veux vous donner des

ujoux que Mde. Lambert vous a portés.

(Elle sort avec elles.)

Mde. LAMBERT, HENRIETTE.

Mde. LAMBERT.

NOUS sommes seules, ma chere Henriette. Je puis me livrer au plaisir de te presser contre mon cœur.

HENRIETTE *(en se jettant dans ses bras.)*

O ma bonne maman! vous revoilà donc toute entiere! Ne vous cachez plus avec moi, je vous en supplie.

Mde. LAMBERT.

Soit, je le veux. Mais j'exige une chose à mon tour.

HENRIETTE.

Oh, tout, tout ce que vous voudrez.

Mde. LAMBERT.

Eh bien, si tu m'aimes, Henriette,

ne dis à perſonne que je ſuis ta mere. Appelle-moi tout ſimplement Mde. Lambert. Entends-tu? Il eſt pour moi de la plus grande importance de reſter inconnue.

HENRIETTE.

Eh, comment voulez-vous que je ne vous appelle pas du nom le plus tendre, vous que j'aime tant?

Mad. LAMBERT.

Crois-tu qu'il en coûte moins à mon amour de m'interdire le ſeul nom qui puiſſe aujourd'hui me rendre heureuſe?

HENRIETTE.

Eh bien, il faut vous obéir; mais toutes les fois qu'il ne ſortira pas de ma bouche, puiſſiez-vous me l'entendre prononcer dans mon cœur!

Lettre

Lettre d'Henriette de Tercy, à M. de Tercy.

MON CHER PAPA,

J'ai tant de choſes à vous écrire, que je ne ſais guere par où je dois commencer ma lettre. Nous ne ſommes plus chez Mde. de Villiers, nous voilà chez Mde. Lambert, notre chere gouvernante, rue Ganterie. Vous ne ſauriez jamais croire combien nous ſommes heureuſes auprès de cette excellente femme. Elle eſt auſſi douce, auſſi bonne que notre maman. Elle nous aime comme ſes filles, & nous l'aimons comme notre mere. Il n'eſt pas beſoin de faire venir des maîtres pour nous donner des leçons. Elle eſt en état de nous montrer tout ce que nous devons apprendre. On diroit qu'elle fait ſon bonheur de nous inſ-

re; & elle s'y prend ſi bien, que
s y trouvons tout notre plaiſir.
hie & Caroline liſent déja paſſa-
nent, graces à ſes ſoins. Pour moi,
commencé avec elle un cours de
graphie & d'hiſtoire qui nous oc-
: toute la matinée, avec un peu
alcul, & des morceaux choiſis en
: & en proſe, que nous apprenons
cœur. L'après-midi, pour nous
ſſer, nous avons la muſique, le
in & la danſe; & le ſoir, nous
ons de petits ouvrages à l'aiguille
r leſquels elle a une adreſſe ſin-
ere. Afin de me perfectionner dans
ı arithmétique, & me faire con-
re en même-tems les petits détails
ménage, elle me donne à régler
les comptes de la maiſon, que je
préſente de trois jours en trois
s, ainſi que l'état de la dépenſe,
je ſuis chargée. De cette ma-
:, je commence à ſavoir le prix
haque choſe; & je pourrois fort
être votre économe à mon re-
Avec tant de choſes à faire dans
urnée, vous croiriez peut-être

que je ſuis fatiguée le ſoir. Point du tout, mon papa. Je me trouve heureuſe d'avoir ſi bien rempli mon tems; & je me croirois fort à plaindre, ſi l'on m'enlevoit quelqu'une de mes occupations.

Je viens de faire à Mde. Lambert une petite tricherie que je veux vous raconter. Elle étoit allée l'autre jour voir Mde. de Villiers avec Caroline. J'étois reſtée ſeule auprès de Sophie. Afin de l'amuſer, je pris le *Théatre d'Éducation*, & je lus tout haut *l'Aveugle de Spa*. Je pleurois à chaudes larmes. Sophie ne pleuroit point. J'en étois indignée. Je la pinçai pour qu'elle pleurât auſſi. La pauvre enfant ſe prit alors à pleurer plus que je ne l'aurois voulu. Je parvins bientôt à l'appaiſer par mes careſſes; mais je me reprochai enſuite ma vivacité. Je ſentis qu'elle avoit pu être diſtraite pendant ma lecture, & qu'elle ſeroit touchée bien plus vivement, lorſqu'elle ſeroit en état de lire elle-même. Là-deſſus je formai le projet de la faire étudier en cachette dans cette char-

mante piece, jusqu'à ce qu'elle la sût lire parfaitement. Mde. Lambert ne pouvoit hier revenir de sa surprise, en voyant les progrès de Sophie. Nous nous sommes bien gardées de lui dire notre secret; & nous nous proposons de l'attraper encore pour Caroline. Je suis bien-aise de trouver cette occasion de la soulager de ses travaux, & de la payer des soins qu'elle se donne pour moi.

Voilà, mon cher papa, quelles sont nos études & nos amusemens. Ajoutez-y des promenades aux environs de la ville, des visites que nous faisons à de pauvres gens pour les soulager, quelques travaux dans un petit jardin, où nous cultivons des fleurs, & vous saurez exactement toute notre histoire. Nous ne nous sommes jamais si bien portées; jamais nous n'avons été si heureuses. Il ne nous manque que le bonheur de vous voir. Oh, si vous vouliez faire un petit voyage à Rouen! Je donnerois tout au monde pour que vous pussiez connoître Mde. Lambert. Je suis sûre qu'aucune fem-

me ſur la terre ne vous paroîtroit plus digne de votre amitié. Oh, venez, venez, mon papa.

Mais voici Caroline qui me demande ſi c'eſt à vous que j'écris. Elle eſt ſi fiere de faire, depuis quelques jours de grandes lettres ſur ſon cahier, qu'elle veut vous griffoner quelques lignes. Ce ſera joliment peint, je crois, & d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la ſatisfaire, & vous donner ce plaiſir. Elle vient déja de s'armer de ſa plume, & ſes petits doigts ſont tout barbouillés d'encre. Elle me tiraille par mon tablier pour que je finiſſe, & que je lui cede la place. Adieu donc, mon cher papa. Mde. Lambert vous aſſure de ſes reſpects. Sophie vous aime de tout ſon cœur; & moi, j'ai l'honneur d'être avec le reſpect & toute la tendreſſe que je vous dois.

MON PAPA,

Votre très-affectionnée fille

HENR. DE TERCY.

mon ſhe papa

ie ueu osi uou eqrir pisq anriet uou eqri ie mapiq bin afe tou sa sa ua tou de trauer e i a un go paté adie pote uou bin

uot ptit Krolin.

Lettre de Mde. de Villiers à M. de Tercy.

VOUS n'avez pas oublié ſans doute les engagemens que vous avez pris envers moi, ſi je parvenois à trouver, pour vos filles, une gouvernante ſelon nos deſirs. J'ai réuſſi dans ce choix au-delà de nos eſpérances. Vous voilà donc à la merci de mes caprices, & il ne tiendroit qu'à moi, lié comme vous l'ètes par votre parole, de vous envoyer faire une promenade au bout de l'univers. Mais ne craignez rien. Je veux vous montrer autant de généroſité que vous m'avez accordé de confiance. Je n'exige de vous qu'une choſe, & ſeulement à titre d'amitié. C'eſt de vous rendre ici le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Ne me demandez point les raiſons de cet empreſſement. Vous les apprendrez à votre arrivée. Il faut ſeulement que

vous veniez, & tout de ſuite, ſi vous ne voulez me donner des regrets d'avoir pris tant d'intérêt à votre ſituation.

Votre bonne amie.

DE VILLIERS.

P. S. Henriette veut que je renferme ma lettre dans la ſienne, pour arriver la premiere auprès de vous.

Réponse de M. de Tercy à la Lettre précédente.

MA DIGNE ET CHERE AMIE,

Je pars dans un moment pour me rendre à vos ordres, & cette lettre ne me devancera que de quelques heures. J'ai voulu qu'elle me précédât, pour me sauver la confusion de vous dire de bouche ce qu'elle va vous apprendre. Hélas ! aurai-je même la force de vous le tracer ? Mais il le faut. Ah ! je ne l'ai que trop méritée cette dure humiliation. Eh bien, je suis le plus injuste & le plus cruel des hommes. J'ai osé flétrir de mes lâches soupçons la vertu de l'épouse la plus respectable, d'une femme dont je suis indigne de supporter les regards. C'est lorsque je l'outrageois, qu'elle sauvoit mon nom de l'ignominie. Un de mes

parens étoit prèt à être chassé de son corps pour une étourderie de jeunesse qu'il n'osoit me révéler, d'après l'emportement de mon caractere. C'est elle qui, des fruits de son économie, l'a délivré de l'opprobre où il alloit m'entraîner avec lui. Elle a eu le *courage* de supporter mes indignes traitemens, plutôt que de l'exposer à *mon* indignation, en me découvrant sa faute. J'ai reconnu le sujet de *ses entrevues* secretes, qui avoient troublé mon esprit. Que je maudis ma *détestable* jalousie! Mais comment soutenir sa présence! Ah! c'est à ses *pieds*, & sans oser lever les yeux sur elle, que j'implorerai mon pardon. Je *vole* vers son séjour. Je vous verrai en passant, mes filles & vous. Adieu. *Je* n'ose signer un nom que je sens si coupable.

Mde. DE VILLIERS, M. DE TERCY, HENRIETTE, SOPHIE, CAROLINE.

HENRIETTE.

Eh bien, mon papa, êtes-vous content de nos progrès ?

SOPHIE.

Ne me trouves-tu pas bien plus avancée ?

M. DE TERCY.

Oui, oui, mes enfans, je suis enchanté de tout ce que je vois.

CAROLINE.

Et la petite lettre que je t'ai écrite, elle étoit jolie, n'est-ce pas ?

M. DE TERCY.

Charmante comme toi, ma chere Caroline. Mais je suis obligé de presser mon départ; où est votre digne gouvernante ? que je puisse la voir & la remercier.

Mde. DE VILLIERS.

Je la vois qui s'avance : nous vous laissons avec elle. Venez, mes petites amies, suivez-moi.

(Elle sont avec Henriette, Sophie & Caroline.)

M. DE TERCY, Mde. LAMBERT, *ou plutôt* Mde. DE TERCY.

(Elle entre d'un pas incertain & tremblant. M. de Tercy va à sa rencontre.)

M. DE TERCY.

PERMETTEZ, Madame, que je vous fasse les remerciemens d'un pere.... Mais Dieu que vois-je? Quels traits!

Mde. DE TERCY.

D'où n'aît ce trouble, Monsieur?

M. DE TERCY.

Auprès de mes enfans! Ah! rien ne devroit m'étonner de ta part, si

j'étois digne de te connoître ! Amélie ! mon incomparable Amélie !

Mde. DE TERCY.

Pourquoi me donner ce nom ? Je ne le porte plus.

M. DE TERCY.

Oui, c'eſt à tes pieds que je dois implorer la permiſſion de te le rendre.

(Il tombe à ſes genoux.)

Mde. DE TERCY.

Que faites-vous, Monſieur ?

M. DE TERCY.

Si tu ne veux pas que j'y meure, un mot, un ſeul mot ! Une de ces douces paroles, qui faiſoient autrefois ma félicité !

Mde. DE TERCY.

Eh bien, cher époux, viens dans les bras de ton Amélie. Elle t'aime toujours.

M. DE TERCY.

Oh, c'eſt trop, c'eſt trop, dis-

moi feulemens que tu as ceſſé de me haïr.

Mde. DE TERCY.

Ce ſeroit à moi à te demander grace, ſi ce ſentiment étoit entré un moment dans mon âme. Ne me parle que de mon bonheur, & je ne ſentirai que le tien. Allons trouver nos enfans.

Billet de M. de Tercy à Mde. de Villiers.

Je pars, ma digne amie, pénétré de la plus vive reconnoiſſance pour les ſervices que j'ai reçus de votre amitié. Je vole à Paris monter une nouvelle maiſon pour mon Amélie. Elle doit m'y venir joindre dans quelques jours, ſuivie de nos enfans. J'eſpere que vous viendrez avec elle jouir du ſpectacle de bonheur que vous nous avez rendu.

DE TERCY.

Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.

CHER ÉPOUX,

Au lieu de nos enfans & de moi, tu ne recevras ici qu'une lettre pleine de larmes & de désolation. Le lendemain de ton départ, Henriette & Sophie se plaignirent en se levant de frissons de fievre, & d'une pesanteur de tête accablante. Il fallut bientôt les remettre au lit. Vers le soir, Caroline éprouva les mêmes symptômes. Toutes les trois sont aujourd'hui couvertes de petite-vérole, d'une espece que l'on juge très-maligne. Il faut que j'oublie que je n'ai jamais eu cette maladie cruelle. Le jour & la nuit, je suis assise auprès du lit de mes enfans, & je tremble, à chaque minute, qu'une suffocation ne les étouffe. J'ai déja ressenti moi-même des lassitudes & des chaleurs dans tout mon corps; mais

J'ai appris à me faire plus forte que je ne le suis. La tendresse de mes enfans soutient mon courage. Je vois qu'au milieu de leurs souffrances, elles contraignent leurs plaintes, de peur de m'affliger. Dans le délire de la fiévre, elles ne prononçoient que ton nom & le mien, avec les expressions d'amour les plus touchantes. Ce matin, Caroline demandoit instamment à te voir. Je lui ai dit que je ne voulois pas te faire venir, de peur qu'elle ne te donnât son *bobo* — Oh, non, non, maman, n'ayez pas peur, je le garderai tout pour moi. — Ma fille il en prendroit sans que tu perdisses le tien. — Ah! tant pis, a-t-elle répondu, en retombant de foiblesse. Un moment après, elle m'a appellée: Maman, tu as à ton cou le portrait de mon papa, tu as le tien, Donne-les-moi tous les deux, que je les caresse. Ils ne prendront pas mon *bobo*.... Cheres enfans, si j'allois vous perdre! si moi-même peut-être.... Je ne vois autour de moi que des séparations douloureuses de mort. Cher époux,

rme-toi de courage. La vie de la terre n'est que d'un moment. Henriette a peur que je ne t'afflige. Elle me demande avec des larmes la permission de t'écrire pour te consoler. Je crains que cet effort ne la fatigue, & plus encore de la désoler par un refus. Je vais lui porter ma lettre pour qu'elle y ajoute quelques mots.

MON CHER PAPA,

Nous sommes bien malades; mais ce n'est rien. N'allez pas vous tourmenter. J'espere.....

Elle ne peut pas en écrire davantage. Je sens aussi mes forces qui m'abandonnent. Je suis dans des transes mortelles. J'entends Sophie gémir. Il faut que j'aille à son secours. Adieu, cher époux; prends quelque espérance, ou de la force d'âme au besoin: sur-tout ne te fais aucun reproche, & aime toujours.

Ta fidelle & tendre

AMÉLIE.

Lettre de Mde. de Villiers à M. de Tercy.

MON CHER ET MALHEUREUX AMI,

Comment vous apprendre les tristes nouvelles dont il faut cependant que vous soyez instruit ? Tâchez de pressentir dans votre cœur ce que ma main tremblante hésite à vous tracer. Caroline vit encore, & n'a plus rien à craindre. Mais pour Henriette & Sophie.... Hélas! elles ne sont plus. Votre épouse, ainsi que vous le jugez aisément, a été accablée de cette double perte. Les veilles & la douleur avoient tellement abattu ses forces, que le mal contagieux qu'elle a pris de ses enfans, l'a bientôt réduite à la derniere extrémité. Croyez, mon ami, que je voudrois racheter sa vie au prix de la moitié de la mienne. Mais à quoi servent ces vœux superflus? Je ne puis vous cacher plus long-tems

ce funeſte ſecret. Dans ce moment on ſonne ſes funérailles. Oui, malheureux époux, ton Amélie eſt morte: elle eſt morte; & lorſque vous recevrez cette lettre, ſon corps ſera enſeveli ſous la terre. Ne vous fâchez pas contre moi, de ne vous avoir pas informé de ſa maladie. Elle n'a pu ſurvivre que de quelques heures à la mort de ſes filles. Quand vous vous ſeriez mis ſur les aîles des vents pour la voir encore, vous ne l'auriez pas reconnue, tant la violence du mal l'avoit défigurée. Je ne l'ai pas quittée un moment. J'ai reçu ſes derniers ſoupirs, & j'ai fermé ſes paupieres. C'eſt une ſcene qui reſtera long-tems gravée dans ma mémoire. Il me ſeroit difficile de vous peindre ſa réſignation & ſon courage. Ce n'eſt pas ſur elle que portoient ſes regrets. Ses dernieres paroles ont été une priere fervente au ciel pour Caroline & pour vous. Quelles conſolations pourrois-je vous adreſſer ſur ſa perte, dont mon cœur n'ait autant de beſoin que le vôtre? C'eſt elle ſeule qui peut

adoucir votre douleur. Lisez ces lignes, dont elle a tracé elle-même la premiere partie, & dont elle m'a dicté l'autre d'une voix défaillante. Je joins ma voix à la sienne de toute la force de l'amitié, pour vous rappeller dans votre désespoir que vous avez encore une fille, à qui vous êtes plus que jamais redevable des soins & de la tendresse d'un pere. Conservez-vous pour elle. Je l'enverrai aussi-tôt qu'elle sera parfaitement rétablie. Ses caresses aimables soulageront bientôt votre cœur; & son éducation pourra vous distraire d'un souvenir douloureux. Adieu. Je regrette de n'avoir plus à vous offrir qu'un triste sentiment de condoléance.

Votre bonne amie

DE VILLIERS.

Lettre de Mde. de Tercy à M. de Tercy.

(*Incluse dans la précédente*).

CHER ÉPOUX,

Je sens que je me meurs. Je vais à mes enfans qui me tendent les bras pour les suivre, & nous reposerons dans le même tombeau. Tes jours m'appartenoient; je les donne à ma fille. Caroline te reste pour me remplacer auprès de toi. Réunis toute ta tendresse sur elle. Sois son soutien, & qu'elle soit ta consolation. La vie est courte. Tous deux bientôt vous viendrez nous rejoindre, & ce sera pour toujours. Ne pense pas tant à ma perte qu'aux lieux de délices où je t'attends. Ce que j'étois pour toi dans cette vie, je le serai encore dans une autre:

Ton AMÉLIE.

LE PETIT PRISONNIER.

Premiere Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

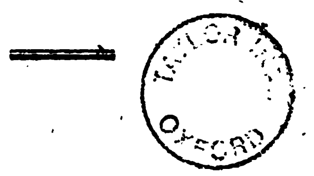
MA CHERE HONORINE,

TU ne devinerois jamais ce qui vient d'arriver à mon frere, ce brave Daniel, dont le bon cœur & la sage conduite lui faisoient des amis de tous ceux qui le connoissoient. Tu sais cette bourse de deux louis d'or, dont maman lui fit derniérement cadeau en ta présence, le jour de sa fète. Eh bien, ces deux louis s'en sont allés ; & le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme l'on pense que c'est par obstination qu'il en fait un mystere, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre, où il ne voit personne, & dont il ne sortira

u'en disant son secret. Que je le plains e cette punition ! L'opiniâtreté n'a ja- nais été son défaut. On lui a toujours econnu un caractere docile, & un cœur lein de franchise. J'ai voulu le défen- lre, on ne m'a pas écoutée. Je suis ourtant bien sûre qu'il n'a rien de ondamnable à se reprocher. Viens ne voir cet après-midi, si tu es libre, oour me consoler de ma peine. Le mal- heur de mon frere me rend aussi triste que s'il m'étoit personnellement arrivé. Adieu. J'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie

DOROTHÉE.



Réponse d'Honorine de Castel à Dorothée de Joigny.

MA CHERE DOROTHÉE,

Je plains ton *brave* Daniel; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guere embarrasser sa reconnoissance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment, je l'aurois rabroué d'une belle maniere : mais je vois fort bien à sa mine que je lui parois étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que sais-je? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la maniere dont il les défend, on croiroit que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné

damné. Il faut qu'il ſoit bien coupable, puiſque ſes parens ont oublié la folle tendreſſe qu'ils avoient pour lui. Je ſuis charmée qu'ils apprennent enfin à le connoître. Je parierois qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obſtination eſt un vice épouvantable. De plus, c'eſt un diſſipateur mal-adroit. Tout l'argent qui lui vient de ſon pere, il le prodigue vilainement à de la canaille, ſans avoir l'eſprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il avoit encore dépenſé ſes deux louis en bas de ſoie, en boucles à la mode, ou en d'autres choſes eſſentielles, on pourroit l'excuſer; que dis-je? faire même ſon éloge. Cependant, je ne laiſſe pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il eſt ton frere. C'eſt toi que je plains tendrement d'être ſa ſœur. Il ne m'eſt pas poſſible aujourd'hui de t'aller voir. Le tems eſt beau pour la promenade; & j'eſſaie une robe d'un goût raviſſant. Adieu, crois-moi toujours ta plus ſincere amie.

HONORINE.

Seconde Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

MADEMOISELLE,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être des protestations que vous me faites d'une sincere amitié. J'aurois souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frere avec un peu plus de respect, & à le traiter lui-même avec plus d'égards, sur-tout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malhenr que vous supposez pour moi de lui appartenir de si près. J'en fais mon plaisir & ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire, & que j'ai l'hon-

neur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclairciſſe point l'affaire, il me ſemble que ce n'eſt pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, & vous ſouhaite beaucoup de plaiſir dans votre promenade.

DOROTHÉE.

Lettre de Daniel de Joigny à Dorothée sa sœur.

(Incluse dans la précédente.)

JE sens, ma chere sœur, combien tu dois être touchée de mon sort; & je t'écris cette lettre pour te prier en grace de ne point t'affliger. Ne penses pas que je sois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en de bonnes mains, & beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur refuses la confiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chere sœur; & je ne sais que répondre. J'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude j'ai tout le tems qu'il me faut

pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déja pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude bien plus que de ma prison. Adieu, ma chere sœur. Conserves ton amitié au pauvre reclus.

DANIEL.

Troisieme Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

Je t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chere Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venois de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, & de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frere avec tant de légéreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espere que tu me feras grâce en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confisseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, & il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cet après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable

que mon frere ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique ? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il sait où elle est, & qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystere ? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte ; & j'espere que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu, je t'embrasse pour notre raccommodement, & suis toujours

Ta bonne amie

DOROTHÉE.

Réponse d'Honorine de Castel à la Lettre précédente.

ME voilà, ma chere Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, & aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déja dans sa retraite qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche; & la correction sévere qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, & la maniere dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la derniere rigueur. Comment donc, monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte, & vous le mangez tout

ſeul en confitures! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obſtine à garder ſon ſecret. Il lui feroit honneur. Opiniâtre, fourbe & gourmand; voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiſſeur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'eſt aſſez bien raiſonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien. Je brûle d'impatience de ſavoir comment ton héros ſe tirera de cette grande aventure. J'y prends aſſez d'intérêt pour te prier de m'en donner la premiere nouvelle. J'eſpere que tu ne refuſeras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

HONORINE.

Quatrieme Lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

MADEMOISELLE,

JE m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une maniere dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans: ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire, avec tous ses détails.

Mon frere étoit hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuroient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendoit si tristes. Le vieillard honteux n'osoit répondre. L'aîné des trois en-

fans lui dit, à travers ſes ſanglots, qu'ils n'avoient rien mangé de la journée. « Ah! mon petit Monſieur, ajouta-t-il, nous ſommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits & une belle maiſon; nous ne les avons plus. Notre papa & notre maman ſont morts de chagrin. Il ne nous reſte plus que notre grand-papa qui n'a plus de forces pour nous gagner de quoi vivre. » Le vieillard, à ces mots, cacha ſa tête dans ſes mains, & pouſſa des gémiſſemens pitoyables, ſans pouvoir proférer une parole. Daniel trop vivement ému par ce ſpectacle, n'eut pas le tems de penſer à venir conſulter mon papa. Il courut chercher la bourſe où étoient ſes deux louis, & préſenta le tout enſemble au vieillard. Celui-ci verſoit des larmes d'attendriſſement & de joie, mais ne vouloit pas prendre l'argent. Daniel ſe mit en colere, & ne s'appaiſa que lorſque le vieillard parut céder à ſes inſtances. Il reçut en effet la bourſe; mais comme il jugeoit ce préſent trop con-

fidérable de la part d'un enfant tel que mon frere, il réfolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet, la dépofer auffitôt chez le confiffeur, en fe faifant feulement donner une piece de vingt-quatre fols, pour en acheter du pain à fa petite famille. Je ne fais comment il s'eft procuré le moyen de completter les deux louis; mais il y a un quart-d'heure qu'il eft venu les rapporter avec la bourfe à mon papa. J'aurois voulu, Mademoifelle, que vous euffiez été témoin de cette fcene, vous auriez appris à concevoir de plus juftes idées du cœur généreux de mon frere. Son noble facrifice, & la délicateffe de l'honnête vieillard ont touché mes parens jufqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourfe: & mon frere en a été payé par mille bénédictions. Le fecret qu'il a cru devoir garder par modeftie fur cet acte de bienfaifance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, & m'infpire pour lui une plus vive tendreffe.

Comme c'eſt ici la derniere lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens de cérémonie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble
& très-obéiſſante
ſervante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LE VIEUX LAURENT.

Lettre de George de Valliere à Camille sa sœur.

MA CHERE CAMILLE,

J'AI de bien triſtes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il étoit, comme tu le ſais, indiſpoſé depuis cet automne; & il y a quinze jours qu'il ne ſortoit plus de ſa chambre. Avant-hier au ſoir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il étoit mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'aſſure. Sa maladie me l'avoit fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employois mes heures de récréation à lui rendre tous les ſoins dont j'étois capable. Ah! je lui devois bien plus que je n'ai pu faire. C'étoit l'ami de notre

plus tendre enfance. Pendant nos premieres années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondoit: au contraire, on le voyoit toujours gai, doux & complaisant. Comme il étoit joyeux quand il nous avoit procuré quelque nouveau plaisir! Je crois que sa plus grande peine en mourant étoit de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il étoit plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avoit une espece de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa derniere maladie, il ne venoit personne nous rendre visite, sans demander aussi-tôt: Et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyois que cette question flattoit mon papa, qui le regardoit comme son ami le plus fidelle. Aussi ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours, & il lui a procuré tous les secours dont il avoit besoin. Un homme bien riche n'auroit pu en avoir davantage. Hier au soir on fit ses funérailles, je demandai à mon

papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fit trop d'impression. Mais il vit que j'aurois été bien plus triste s'il m'avoit refusé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvroit le cercueil. Il me sembloit que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, & que je le retenois sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'étoit roidie; elle ne pouvoit plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, & sur-tout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvois en détacher mes regards. Jusques-là je n'avois pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyois son cer-ueil, il me restoit quelque chose de ui; mais lorsque ce dernier reste 'eut échappé, c'est alors que je sen- qu'il étoit réellement & à jamais rdu pour moi. Toute cette nuit i cru le voir en songe. Son ombre m'a pas fait peur. Il sembloit me

ſourire, & je trouvois du plaiſir à le careſſer. J'ai paſſé toute la matinée dans ma chambre tout ſeul, & occupé à t'écrire. Je croyois ne pouvoir te dire que deux mots, & ma lettre s'eſt allongée en te parlant de lui. Notre ami eſt venu me voir. M. Hutton, ce reſpectable vieillard, qui cherche à faire du plaiſir aux gens, lorſqu'il n'eſt pas occupé à leur faire du bien, lui avoit donné pour moi une petite hiſtoire en anglois, d'une ſervante qui avoit nourri ſa maîtreſſe. Je l'ai trouvée ſi touchante, que je me ſuis mis tout de ſuite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle ſerve à ta conſolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elſpy, je diſois: Voilà ce que Laurent auroit fait pour nous, ſi nous avions été à la place de Mde. Macdowell. Ah, mon pauvre Laurent! mon ami Laurent! Adieu, ma chere ſœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je deſcende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir ſon chagrin, tout triſte que

je ſuis. Préſente mes reſpects à mon oncle & à ma tante, & donne-leur deux baiſers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embraſſe avec un nouveau cœur de frere & d'ami,

GEORGE DE VALLIERE.

ELSPY CAMPBELL.

(Cette Piece étoit incluse dans la Lettre précédente.)

MADAME MACDOWELL, veuve Ecossoise, d'une haute naissance, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout-à-coup dépouillée, & réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avoit point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains ; & le reste de sa famille se trouvoit enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendioit le long du jour un abri pour la nuit, & un morceau de pain.

Elspy Campbell qui l'avoit servie pendant plusieurs années, & qui en avoit toujours été traitée avec beaucoup d'égards & de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de

la retraite où elle vivoit éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussitôt, & la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, & lui dit: ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, & je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'ètes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne maniere de vivre, de vos chagrins, & des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumiere. Elle est saine & bien close. Avec cela j'ai un demi arpent de jardin qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter, si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi, si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étois chez vous une fiere travailleuse; je

'ai point changé. Je vous trouverai e la nourriture, s'il en perce sur terre, & s'il n'y en perce pas, je reuserai au-dessous pour vous en hercher.

O' Elspy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié. Je veux vivre & mourir avec vous. Je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera par-tout où vous êtes. Elles se mirent aussi-tôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumiere étoit petite, mais bien située. L'ordre & la propreté faisoient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille, servoit de passage à la lumiere, lorsque le vent ne souffloit pas de ce côté. Lorsqu'il y souffloit, cette ouverture étoit bouchée par un petit paquet de roseaux, & Elspy se contentoit de la sombre clarté qui pénétroit par la cheminée. Le lit qu'on ne voyoit point en entrant, étoit défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il étoit composé d'une paillasse, d'un matelas assez mince avec des draps fort blancs, & une

couverture de laine grossiere. Il n'y avoit point de rideaux; mais aussi-tôt qu'Elspy se vit honorée de la société d'un hôte si respectable, elle en tissut de natte, meilleur abri contre le froid que le damas le plus soyeux. C'est dans ce lit que Madame Macdowell goûtoit le repos, les pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui se courboit comme un cercle autour de ses jambes pour les réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côté de sa maîtresse. Plus elle la voyoit déchue de son ancien état, plus elle lui montroit de respect & d'obéissance, pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille bible, les aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion & de morale, fournissoient une ample matiere à leurs entretiens. Quant à leurs repas, elles avoient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre; & les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait se trouvoient constamment placés devant Mde. Macdowell.

On ſera ſans doute curieux de ſa-
oir comment s'y prenoit Elſpy pour
ntretenir ſa maiſon dans cette frugale
bondance. C'étoit au moyen de ſon
ilage en hiver, & de ſes travaux dans
es champs au tems de la moiſſon.
Il eſt vrai qu'elle avoit un avantage
marqué ſur de plus jeunes femmes,
moins encore par ſon activité natu-
relle, que par un angle obtus formé
dans ſa taille, qui portoit ſes yeux &
ſes mains beaucoup plus près de la
terre, ou de ſon rouet. Lorſque les
denrées étoient montées à un prix
trop haut, pour que ſes moyens puſ-
ſent y atteindre, elle n'avoit qu'à ſe
baiſſer pour les recueillir dans ſon
voiſinage. Elle avoit imaginé, pour
cet effet, une méthode très-efficace.
Elle alloit devant la demeure des plus
riches fermiers ſeulement, & là, s'ar-
rêtant ſur la porte les bras élevés,
elle diſoit: Je viens demander quel-
que choſe, non pour moi, car je peux
vivre de tout, mais pour ma maîtreſſe,
femme noble, fille du Lord James,
petite-fille du Lord Archibald. Si les

fermiers la ſecouroient ſelon ſes prétentions bien modérées, elle ajoutoit: Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtreſſe, & d'Elſpy Campbell ſe répande ſur cette maiſon, & ſur tous ceux qui l'habitent. Mais s'ils refuſoient de la ſecourir, elle terminoit d'une autre maniere ſa harangue, & s'écrioit: Que la malédiction de Dieu, de ma maîtreſſe & d'Elſpy Campbell tombe ſoudain ſur cette maiſon & ſur ſes habitans. Il eſt aiſé d'imaginer quel ſuccès opéroit la différence de ces deux formules dans un pays naturellement hoſpitalier, & très-attaché à ſa nobleſſe. Elle recueilloit des vivres, du linge, & quelques petites pieces de monnoie, qu'elle mettoit ſoigneuſement en réſerve pour acheter à ſa maîtreſſe des ſouliers & des bas, qui lui ſervoient, lorſqu'ils étoient à demi-uſés.

C'eſt ainſi qu'elles vivoient heureuſes toutes les deux, l'une de ſes ſoins, l'autre de ſa reconnoiſſance. Elſpy avoit des principes très-ſéveres ſur les devoirs qu'elle s'étoit impoſés. Mad.

Macdowell

Macdowell étoit noble; & quoique nourrie par Elſpy, elle devoit toujours conſerver ſa nobleſſe, c'eſt-à-dire, ne jamais travailler, juſqu'à ne pas ſe laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portoit une corbeille de fumier dans ſon jardin, ſa maîtreſſe étoit ſortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, & s'en retournoit furtivement après en avoir puiſé. Elſpy l'apperçut, laiſſa tomber ſa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, & en alla puiſer de nouvelle. Comme elle rentroit à la maiſon, elle dit d'une voix reſpectueuſe: Pardonnez fille du Lord James, petite-fille du Lord Archibald; mais vous ne puiſerez jamais une goutte d'eau tant que je ſerai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu juſquà moi, je lui fis paſſer le ſecours que ma fortune me permettoit de lui donner. Auſſi long-tems qu'elle vécut, c'eſt-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus inſtruit de ſon hiſtoire, toutes

les fois que dans un repas on me portoit une santé, je donnois toujours le nom d'Elſpy Campbell à joindre au mien. Un nom ſi vulgaire excitoit ordinairement la curioſité ſur l'objet de mon affection. On m'interrogeoit, & je repondois : Elſpy eſt une vieille femme mendiante.... Une vieille femme mendiante, s'écrioit-on? — Oui; mais écoutez juſqu'au bout; & alors ſuivoit en ſubſtance le récit que je viens de faire. Je ne l'avois pas achevé, que les demi-couronnes & les demi-guinées pleuvoient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites ſommes, qu'elle recevoit aſſez fréquemment, lui donnerent occaſion de dire un jour à mon meſſager: Quel eſt donc celui qui vous envoie? Un ami de Dieu ſans doute! Il me fait du bien comme lui, ſans que je l'aie jamais vu.

Mde. Macdowell mourut. Elſpy ne put lui ſurvivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne ſe ſouvenoit que des anciennes bontés

de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avoit fait à son tour pour y répondre.

La glorieuse servilité de cette femme ne fut pas une étincelle de reconnoissance, qui pétille un moment, & s'éteint aussi tôt. Ce fut une flamme ardente, qui brûla pendant vingt années, jusqu'à ce que la mort vint l'ensevelir sous les cendres de sa tombe, d'où elle se ranimera avec un nouvel éclat dans le matin de ce jour qui n'aura jamais de fin.

Réponse de Camille de Valliere à la Lettre de George.

O mon frere, quel malheur tu viens de m'annoncer! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il sembloit le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, Mlle. Camille : au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai toujours bien pensé. Je me faisois une joie de l'en convaincre à mon retour. Je lui tricottois une bonne paire de bas de laine pour cet hiver. J'y travaillois encore au moment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée! Oh, oui,

ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, & je le tiendrai dans mon armoire, pour me rappeller chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parloit souvent de moi. Je suis bien sûre qu'il ne m'avoit pas oubliée. Mais c'est que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. Je crois que le plaisir de recevoir nos soins auroit prolongé ses jours. Je te sais bon gré de l'avoir accompagné dans ses funérailles. Je n'en aurois pas eu la force; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage & de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étois, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent auroit fait tout comme elle, s'il avoit été à sa place, & nous à la place de Mde. Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plûpart des domestiques

ne ſont pas des Laurent & des Elſpy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres ſentimens que ceux de la crainte? Puiſqu'ils ſont placés par le hazard dans un rang inférieur, n'eſt-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds, de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre eſtime, & nous concilier leur attachement? On cherche à ſe faire aimer dans ſa patrie, dans ſa ville, dans ſon voiſinage, pourquoi ne vouloir pas être aimé dans ſa maiſon par des perſonnes que l'on voit à chaque inſtant de la journée? Pourquoi n'en pas faire une ſeconde claſſe de ſes enfans? Eſt-il beaucoup de ces maîtres qui euſſent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuſe Elſpy a fait pour ſa maîtreſſe? Mon oncle m'a dit que l'Académie Françoiſe venoit de couronner cette année un trait exactement ſemblable. Je ſuis bien-aiſe que de ſi belles actions ſoient plus con-

rines. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour; & les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zele & de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frere, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avoit emmenée hier avec lui dans les champs, pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout-à-coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançames. C'étoient des recrues levées dans le pays qui alloient partir. Il y avoit au milieu des soldats plusieurs paysannes assemblées, qui avoient sans doute leurs maris, ou leurs enfans dans la troupe, car ils ne faisoient que s'embrasser & verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'ar-

rèterent sur une femme en habits de deuil, qui, sans être de la premiere jeunesse, avoit une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras étoit un jeune homme qu'on voyoit se mordre les levres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentoit un flacon de vin, & quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, & lui demanda si c'étoit son fils. — Oui, monsieur, c'est mon seul garçon, & un si bon fils, que le monde entier ne pourroit en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, & m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la derniere disette, il s'étoit endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort; & j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre prêt à leur être abandonné. On levoit des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'étoit laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon

du village vouloit prendre ſa place, il lui donneroit cent francs. Mon fils lui a propoſé de porter la ſomme juſqu'à cinquante écus, & qu'il feroit ſon homme. Enfin, ils ſe ſont accordés à cinq louis. Je n'ai pas ſu un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurois prié mon fils de nous laiſſer, mes filles & moi, dans la miſere, plutôt que de nous priver de ſes ſecours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde; car il a travaillé nuit & jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorſqu'il m'a préſenté les cinq louis qu'il a reçus pour ſon enrôlement. Je ſuis allée vers le ſergent; toutes mes prieres n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me conſoler, en me repréſentant que notre champ étant preſque libre, je pourrois vivre avec mes filles au-deſſus des beſoins. Tranquilliſez-vous, me diſoit-il, je ferai quelque tems en quartier dans le voiſinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme

n'eſt que de ſix ans, & enſuite j'aurai mon congé.... Hélas, s'écria-t-elle, tout alloit ſi bien. Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, & ſatisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, & je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui préſentoit dans le morceau de linge. C'eſt, répondit-elle, un louisd'or que j'ai reçu derniérement d'une Dame, pour avoir ſevré ſon enfant. C'eſt tout l'argent que je poſſede; & je le tenois en réſerve pour les dernieres extrémités. Ah! ſi mon Julien *vouloit* au moins le prendre! Mais j'aurois dû le connoître. Il n'a jamais *voulu* rien recevoir de moi, depuis qu'il peut travailler; au contraire, il *m'a* toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda ſa demeure, & lui promit de s'intéreſſer en ſa faveur. Elle fut ſenſible à cette marque de bonté; & j'en fus auſſi bien touchée

pour elle. Vingt fois mes yeux s'étoient baignés de larmes pendant ses plaintes. Mais je crois que je plaignois encore plus son fils ; car on voyoit la violence que se faisoit le pauvre garçon, pour cacher sa douleur à sa mere, & ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mere vouloit l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle ; & nous avons cherché de toutes les manieres à la consoler, moi par de douces paroles, & mon oncle par des secours utiles. Ecoute, mon frere, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser, en me donnant une belle robe : je

lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa. Je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, & nous en acheterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée; & il faura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure maniere de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet, & nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien-aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu. Je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, & qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIERE.

FAVORI.

Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette sa sœur.

MA CHERE SŒUR,

COMME je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déja de ma part une lettre, lorsque je viens à peine de franchir le seuil du logis! Cependant ne sois pas si fiere de cet honneur. L'épitre n'est pas proprement écrite à cause de toi, mais à cause de mon joli serin. J'avois oublié de te le recommander en partant; & je sais de petites Demoiselles qui, ayant les objets continuellement sous les yeux, les oublieroient mille fois, si l'on n'intéressoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache

donc que de ma pleine puissance je te nomme gouverneur de Favori, & t'accorde la surintendance générale de sa maison. Prends bien garde à ne pas le négliger, si tu ne veux que je te révoque. Il est bon de te présenter une réflexion toute simple. C'est qu'il ne se nourrit pas plus que nous de l'air du tems; que sans manger & sans boire, il ne peut pas vivre; que s'il ne vit pas, il ne pourra point chanter; & que s'il ne chante plus, ni toi, ni moi, nous ne pourrons l'entendre: ce qui seroit bien dommage. Je crois aussi devoir te rappeller le service qu'il te rendit l'autre jour, lorsque tu brouillois tous les pas de ton menuet, en suivant ses cadences, au lieu de suivre celles de la Pochette de M. Dupré. Le petit coquin se mit à faire un tel tintamarre, que M. Dupré tourna toute sa colere contre lui, oubliant de te faire les reproches que tu méritois pour ton étourderie. Voilà, je pense, des raisons assez fortes pour t'engager à lui donner toutes sortes d'attentions. Mais si la musique & la

reconnoiſſance ne peuvent rien ſur ton cœur de bronze, je n'ai plus que le grand coup d'éloquence à frapper.... Tremble, tremble, ma ſœur! Regarde-le déja comme mort. Oui, mort. Comment ſoutenir cette affreuſe image? Vois ſes jolies petites pattes levées en l'air, ſes aîles immobiles, ſes yeux & ſon petit bec fermés pour toujours. Vois-le couché ſur le dos dans la petite boîte qui lui ſert de cercueil, couvert de fleurs de ſoucis & de belles-de-nuit, avec des branches de Cyprès. Tout le monde vient pleurer autour de ſa tombe. On demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix ſe fait entendre: C'eſt moi, c'eſt moi, barbare que je ſuis! & tu te jettes toute échevelée ſur ſon cadavre.... Tu pleures, n'eſt-il pas vrai? Triomphe! Triomphe! Je n'ai plus rien à craindre pour ſa vie, ni pour le repos de ton eſprit. Outre ſa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biſcuit & de ſucre. Tu feras fort bien auſſi de couvrir ſa cage de verdure,

pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon absence. Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'enverrai, pour te récompenser de ton zele, un journal de mon petit voyage. Tu y verras des événemens dignes de passer à la postérité. Adieu, ma chere sœur, je quitte le ton du badinage pour t'embrasser de toutes mes forces, & t'assurer des tendres sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Ton frere & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponse de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.

MON CHER DIDIER,

VRAIMENT il faut avoir un petit orgueil aussi plaisant que le tien, pour imaginer qu'une sœur doive se trouver si fiere de recevoir une lettre de son frere. Il me semble que toute la gloriole devroit être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir sans te faire tirer l'oreille; quoique tu en perdes aussi-tôt le mérite, en disant que c'est à cause de ton petit criailleur que tu m'écris. Tu n'avois pas besoin de me faire à son sujet des recommandations si pressantes, ni d'employer de si belles figures de rhétorique, pour m'émouvoir en sa faveur. Il inspire assez d'intérêt par lui-même. Ainsi, sois tranquille sur le soin que je vais

prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il est vrai, sa mangeoire par-dessus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoissance, pour l'exposer à crèver de gogaille, s'il étoit, comme eux, sur sa bouche, & aussi peu réfléchi. Peut-être voudroient-ils encore nous faire croire que c'est par l'excès de tendresse qu'ils l'accablent ainsi de provisions, lorsqu'ils n'ont pensé qu'à se débarrasser tout d'un coup pour huit à dix jours d'une attention qui les importune. Non, non, je lui rendrai des soins plus assidus. Je veux qu'il ait des provisions fraiches tous les matins. Lorsque j'ai nettoyé son buffet, j'y ai trouvé du grain au moins pour trois mois, sans compter celui qui étoit répandu à dix pas à la ronde. Il faut convenir que le petit drôle est un si franc dissipateur, qu'il en jette plus de côté & d'autre avec son bec dans une heure, qu'il n'en goberoit dans un jour. Pour le fond de sa cage, grâces à ton adresse, ou à ta prodigalité paresseuse, c'étois comme un

étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'osoit y descendre, tant il avoit peur de s'y noyer! Comme il a paru joyeux, en revoyant la terre-ferme! Il trembloit encore de s'y hazarder à la légere. Ce n'est qu'après l'avoir bien éprouvée d'une patte, en se tenant de l'autre aux barreaux, qu'il y a pris une entiere confiance. De cette maniere, sans aucuns fraix, j'ai agrandi son logement d'un rez-de-chaussée; car il ne se tenoit plus que sur les deux perchoirs, crainte de salir ses jambes & sa queue. J'ai répandu sur le fond de la cage une couche de sable fin; & je l'ai garnie tout-au-tour de mouton; ensorte qu'il ne tient plus qu'à lui de se croire dans un joli bosquet. Écoute, mon frere, à l'avenir tu prendras ton parti; mais c'est moi qui me charge de son entretien. Je veux que son palais te serve de modele d'ordre & de propreté pour ton appartement. En voilà, je crois, assez pour calmer les inquiétudes que tu m'as témoignées: J'en ai d'autres de mon côté, dont je

nis te faire part. Tu es un peu étourdi, & nous avons pour voisin un chat noir fort avisé. Prends-y garde à ton retour. J'ai observé qu'il avoit pris pour Favori une tendresse qui m'épouvante. Hier au matin, j'avois, en entrant, laissé la porte ouverte; il se glissa tout doucement à ma suite. Après avoir rendu mes devoirs à l'oiseau, je me mis à feuilleter un peu tes livres. Tout-à-coup j'entendis derriere moi un tendre *miaou*. Je me retournai. J'apperçus le scélérat juché sur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favori d'un œil caressant, mais hypocrite. Il tortilloit moëlleusement sa queue, & sembloit lui dire: „ O mon cher petit oiseau! viens te percher ici à mon côté: ou bien, attends-moi, je vais sauter légérement sur ta cage. Vois les douces pattes de velours que j'ai pour te caresser. (Remarque bien qu'à ces mots il cachoit soigneusement ses griffes.) Je te dorloterai tout le long de la journée, en te pressant contre mon tendre cœur. Ne t'effraie pas de mes

longues moustaches; elles ne piquent point. Il y a par-dessous une petite bouche, avec laquelle je baiserai si joliment ton petit bec! Viens, viens, mon ami. „ — Que penses-tu que Favori répondoit à tous ces beaux discours? Rien. Mais on voyoit clairement à sa mine que le petit matois n'en étoit pas la dupe; & j'imagine qu'à la place du chat, il pourroit fort bien être un aussi grand fripon. Est-ce que tu lui aurois donné de tes leçons de coquinerie? Il baissoit, il relevoit sa tête; il secouoit ses plumes; il jettoit un œil de méfiance sur l'orateur, & de confiance vers moi, comme s'il eût voulu dire: „ Je te connois, méchant. Tes paroles mielleuses, tes pattes de velours, ta petite bouche cachée sous tes moustaches, sont aussi perfides que ton tendre cœur de chat. Tu peux tromper une pauvre souris. Mais moi? oh, que non! Je me moque de tes ruses, & je ne crains pas ta malice. J'ai ici une amie pour me secourir. „ Et soudain il se mit à crier à plein gosier: Cuic, cuic,

cuic, cuic! Je le compris à merveille. Sans faire semblant de rien, j'allai vers une cuvette pleine d'eau; & je fis au tendre matou une si bonne aspersion, que j'éteignis tout d'un coup le feu de son amitié; car en deux sauts il fut à bas du fauteuil; & il secouoit son poil humide, comme s'il avoit eu des frissons de fievre. Profite de cette observation, s'il venoit te faire *incognito* sa visite, lorsque tu seras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant de personnes ressemblent dans le monde, me rappelle une ariette de notre ami dans une petite comédie manuscrite qu'il tient au fond de son porte-feuille. Je te l'envoie pour te prier de la faire mettre en musique, si tu connois quelque bon compositeur dans le pays.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

Je crois voir autour d'une table
Un chat roder légérement;
D'un ragoût l'odeur agréable
A frappé mon gourmand.
Le voilà, d'un air de simplesse,
Qui vient à vous:
Sur vos genoux
Il saute avec souplesse.
Puis de sa queue il vous caresse,
Puis il fait le gros dos, puis miaule tout doux.
Puis de sa patte
Il vous flatte.
Eh, qui croiroit qu'il pense à mal,
Le Pauvre animal!
Sur le morceau qu'en son cœur il dévore,
L'adroit Caffard!
Il n'ose encore
Qu'en dessous jetter un regard;
Mais un moment tournez la tête,
Zeste! l'agile bête
A déja fait sa part.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman. S'il nous arrive quelque chose d'intéressant sur la route, je m'engage à t'en faire le récit. Puisque tu vas à la postérité, je serai charmée de partager avec toi l'admiration de nos derniers neveux. En attendant, je veux que tu saches en particulier que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta sœur

JULIETTE DE LORMEUIL.

Seconde

Seconde Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette sa sœur.

Je te remercie, ma chere sœur, de la jolie lettre que tu m'as écrite, pour me tirer de mes inquiétudes. La scene du chat noir & de mon serin m'a beaucoup amusé. J'ai trouvé le discours du Matou assez adroit, mais le *cuic*, *cuic* de Favori bien plus éloquent, puisqu'il a produit la déroute de son ennemi, grâces à ta valeur incroyable. Tu mériterois, pour cet exploit, d'avoir une cuvette dans ton écusson.

J'ai travaillé pendant trois jours au journal de mon voyage, que je t'ai fait espérer pour récompense de tes soins. Mon papa trouve fort bonne l'idée de nous communiquer nos aventures. Il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec

aiſance, & de réfléchir ſur tout ce qui frappe nos regards. Ma relation lui a paru très-fidelle, & il deſire vivement de voir celle que tu m'as promis de ton dîner à la campagne avec maman. Fréderic & Louiſe auront été ſûrement de la partie. Que de folies vous aurez fait enſemble! Mais quand tu ne me parlerois que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre aſſez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vîte, je vais me hâter de raſſembler les morceaux de mon hiſtoire de grand chemin, épars ſur vingt chiffons de papier. Tu la recevras dans quelques jours. Adieu, je t'embraſſe en attendant, & ſuis pour toute ma vie,

Ton frere & ton ami

DIDIER DE LORMEUIL.

Réponse de Juliette de Lormeuil à la Lettre précédente.

A quoi penses-tu, mon cher Didier, de me faire si long-tems attendre le Journal de ton expédition? Est-ce que tu serois allé comme Gulliver, dans quelque île inconnue, pour avoir tant de choses à me raconter? J'ai bien reconnu l'ordre admirable dont tu te piques, à tes vingt chiffons de papier, épars sans doute dans tous les coins de ta chambre. Heureux encore si le petit chat de la maison ne s'est pas diverti des plus belles parties de ton ouvrage! Je ne serois point étonnée d'y trouver de larges lacunes, ou de te le voir entamer par la fin, avec la précaution de mettre la queue tout au commencement: ce qui vaudroit bien le grand chapitre de mes folies. Je ne sais si la cuvette figureroit bien dans mon écusson; mais je crois que

les feuilles de la Sybille, dont tu m'entretenois l'autre jour, pourroient te compoſer des armoiries aſſez parlantes. Puiſque mon papa ſemble deſirer de voir ma rélation, je m'empreſſe de te la faire paſſer, ſans attendre la tienne; car je ſerois fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme le dit le bon La Fontaine. Embraſſe-le bien reſpectueuſement de ma part; & tu le prieras enſuite de te rendre tendrement tous les baiſers que tu lui auras donnés pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. *Tu trouveras ci-inclus mon Journal.*

JOURNAL
DE MON VOYAGE.

On n'a pas beſoin de faire une route ſi longue que la tienne, pour avoir auſſi des aventures. Nous venions à peine de paſſer les premieres barrieres, lorſque nous rencontrâmes ſur le chemin un berger qui conduiſoit ſes moutons. Notre cocher, croyant ſon honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, pouſſa ſa voiture tout au travers de la foule. Les pauvres moutons qui paſſent pour avoir un cœur fort honnète, mais un eſprit aſſez borné, ne ſachant quel parti prendre ſe jetoient entre les jambes des chevaux, & juſques dans les rayons de la roue. Le berger crioit à pleine tête au cocher d'arrèter ; & le cocher, ſourd à tous ſes cris, ne rallentiſſoit point ſon grand trot. Comme le vent

étoit assez frais, notre voiture étoit fermée de toutes parts. Fréderic voulut savoir comment les moutons se tireroient de cet embarras. Malheureusement il avoit oublié que pour regarder par une portiere, il faut d'abord en baisser la glace. Il alla donner du front contre le crystal fragile, qui se rompit aussi-tôt en mille pieces. En retirant sa tête de la fènetre qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de verre le blessa légérement à la joue. Il y porta la main; & de quelques gouttes de sang qui couloient de sa blessure, il se barbouilla si bien tout le visage, qu'il avoit l'air d'un de ces petits garçons qui courent les rues en mascarade à la fin du carnaval. La tendre Louise, à cette vue, ne doute pas que son frere n'eût laissé tomber son nez au milieu du troupeau, & se mit à crier: Ah, mon pauvre Fréderic, mon pauvre Fréderic! jusquà ce que maman, avec un peu d'eau de mélisse qu'elle répandit sur son mouchoir, eût nettoyé son barbouillage, & rendu à sa petite mine cet air espiégle que

tu lui connois. Eh bien, mon cher Didier, qu'en dis-tu? Il me ſemble que l'eſprit d'étourderie ne dégénere point dans les garçons de notre famille; & voilà ton frere qui ſoutient déjà dignement ta réputation.

Il ne ſe paſſa rien de mémorable depuis cet événement, juſqu'à notre arrivée dans la maiſon de notre chere nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ſes tendres careſſes, nous allâmes nous promener dans les champs. En paſſant toute ſeule le long d'une haye, j'apperçus de pauvres oiſeaux dont la patte ſe trouvoit priſe dans un perfide lacet. Ils agitoient pitoyablement leurs aîles, & ſembloient me demander leur liberté. Tu penſes bien que je ne fus pas inſenſible à leurs triſtes prieres. Je rompis leurs chaînes, & j'eus le plaiſir de jouir de leur reconnoiſſance dans les tranſports de joie qu'ils faiſoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit payſan du voiſinage, qui avoit fondé d'avides eſpéran-

ces ſur la vente de ces priſonniers; & leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter aſſez cher.

Le ſoleil, vers l'heure de midi, avoit diſſipé les brouillards. La journée ſe trouvoit ſi belle, que maman voulut nous faire goûter toutes les délices d'un repas champêtre. Le dîner fut ſervi dans le jardin. Marguerite nous avoit régalés d'une excellente ſoupe au lait. Au moment où Fréderic, ſuivant la liberté des manieres de la campagne, portoit ſon aſſiette à la bouche, pour s'épargner la peine de l'exercice de ſa cuillier, voilà tout-à-coup
ne groſſe pierre, qui, l'atteignant ſur
bord, la renverſe ſur la table, &
fait rejaillir une roſée blanche qui
us éclabouſſe à la ronde. Il auroit
u nous voir jetter les uns ſur les
res, tout palpitans de frayeur, com-
ſi Jupiter eût laiſſé tomber au mi-
de nous un de ſes foudres. Le
de Marguerite, qui n'eſt pas
ne à s'effrayer du bruit, courut
porte du jardin pour attraper le
du tonnerre, & lui renvoyer

ſon carreau. Mais le Dieu ſemblable à ceux de la fable, qui ſe jouoient ſi bien des pauvres mortels, s'étoit rendu inviſible. Notre hôte eut beau reſter à la porte en ſentinelle, il n'ý gagna rien que de nous garantir du péril d'être foudroyés une ſeconde fois.

Notre dîner venoit de finir, & je me diſpoſois à rendre une viſite d'humanité à toutes les hayes du canton, lorſque maman nous avertit qu'il falloit ſonger à la retraite. Nous remontâmes à regret dans notre voiture, après avoir fait à la chere Marguerite nos petits cadeaux. Il ne fut jamais une ſi belle ſoirée. Du haut d'une montagne où nos courſiers fumans s'étoient arrètés pour reprendre haleine, nous eûmes le plaiſir de voir un vaſte horizon couvert de nuages des plus brillantes couleurs. Le ſoleil, qui ſembloit ſe réjouir de l'accès que Fréderic lui avoit ouvert pour arriver immédiatement juſqu'à nous, coloroit, par reconnoiſſance, ſon front & celui de Louiſe de toute la pourpre de ſes rayons. On

auroit cru voir ces belles faces dorées de chérubins qui parent les autels.

Les moutons de la matinée avoient apparemment donné l'allarme à leurs camarades, car nous n'en trouvâmes point à notre retour. Il ne se présenta sur notre passage qu'une troupe d'ânesses, avec quelques ânons de la figure la plus ingénue que tu puisses te représenter. Nos chevaux qui crurent apparemment y reconnoître un air de famille, voulurent à toute force leur céder le haut du pavé, & firent mille soubresauts & mille courbettes en leur honneur. Mais notre fier cocher soutint à merveille la gloire de son siege. Il leur persuada du bout de son fouet qu'ils étoient des personnages d'une plus haute importance, & qu'ayant le pas sur eux dans tous les livres d'histoire naturelle, ils doivent le conserver sur les grands chemins. Il fallut bien se rendre à des raisons si frappantes, & ils nous conduisirent sans autre malencontre au logis.

Troisieme Lettre de Didier de Lormeuil à Juliette.

Il n'eſt pas étonnant, ma chere ſœur, qu'on ſe tire ſi leſtement du récit d'un voyage où l'on n'a eu à faire qu'à des bêtes à petites cornes, ou à longues oreilles, à un étourdi qui caſſe les vitres, & à un poliſſon qui vous jette des pierres. Si tu appelles cela des aventures, je ne ſais quel titre aſſez magnifique tu trouveras pour les miennes. D'après ce qui m'eſt arrivé pour n'avoir traverſé qu'un village, tu peux juger aiſément de ce que j'aurois eu à te raconter dans une plus longue expédition. Je commence à croire que du tems des chevaliers errans j'aurois pu faire une brillante figure ſur ce globe, & chanter moi-même mes hauts faits, de

peur que perſonne ne s'aviſât de les célébrer à ma fantaiſie.

En voici un petit échantillon que je ſoumets intrépidement à ta cenſure : ou plutôt, je t'engage, pour tes plaiſirs, à le lire avec ſoin, pour ne perdre aucune de ſes rares beautés.

JOURNAL

DE MON VOYAGE.

Nous roulions depuis un quart-d'heure en silence dans notre voiture, avec la même vitesse que les nuages qui couroient sur nos têtes. Je bénissois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette maniere agréable de nous transporter d'un endroit à l'autre sans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs, dans un bateau volant ou sur des ballons. L'aspect de la campagne surprit ensuite ma pensée. Tous les arbres étoient dépouillés de leur parure. A peine y restoit-il quelques feuilles jaunes, ou rougeâtres, qui n'attendoient que le moindre souffle du vent pour devenir son jouet. Les

tendres accens du rossignol, le concert joyeux des pinçons & des fauvettes ne remplissoient plus les bocages : on n'entendoit que les cris glapissans des corbeaux & des corneilles qui fuyoient à tire d'aîle, effrayés par le bruit de la cognée du bucheron. Au lieu de ce grand rideau de verdure qui présentoit de toutes parts la richesse & la gaité, on ne découvroit à travers les têtes chauves des arbres, que des :haumieres à demi-ruinées, & des 'illages enveloppés de fumée & de rouillards. Des femmes occupées à maffer des branches de bois mort, ielques laboureurs traînant la herse r leurs guerets, des ramiers sauva- ; qui cherchoient dans l'épaisseur du ıume les grains échappés aux gla- ıses, étoient les seules créatures ıntes qu'on apperçut de loin en fur les champs. Rien ne consoloit regards attristés que les jeunes se- :es déja verdoyantes, qui s'éle- ıt de la terre pour annoncer l'es- l'une heureuse moisson.

us fûmes tirés de la rêverie où

nous plongeoit ce ſpectacle mélancolique par les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire ſoudain à notre cocher. Sa redingotte étoit gliſſée de ſon ſiege ſur l'une des petites roues qui l'emportoit autour de ſon eſſieu, comme des aîles d'un moulin à vent. Après bien des tours, il vint à bout d'en ſaiſir une manche, & la tiroit à lui de toutes ſes forces, en criant d'une voix enrouée: O ma redingotte! ma redingotte! Je me jetai précipitamment à la portiere pour regarder; mon chapeau tomba, & je me mis à crier: O mon chapeau, mon chapeau! Geoffroi de ſon poſte entend nos lamentations, & ſe penche; ſon bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point: O mon bonnet! mon bonnet! mais en voulant le rattraper dans ſa chûte, il ſe renverſe lui-même à terre de toute ſa longueur. Heureuſement pour le malheureux que ce fut dans un large & profond bourbier bien douillet; car autrement je ne ſais ce qui ſeroit arrivé de ſa vie, au moins de ſon nez, de ſes dents & de ſon menton. Il n'a-

voit fallu qu'une minute pour toutes ces cataſtrophes. Mon papa étoit le ſeul qui, dans toute cette bagarre, n'eût pas perdu l'eſprit. Il baiſſa la glace de devant; & ſaiſiſſant les rênes dans les mains du cocher, il arrèta les chevaux. Le cocher deſcendit, & dégagea de l'eſſieu ſa redingotte. Mais quelles furent ſes triſtes doléances, lorſqu'il vit au milieu de la taille un grand trou, par où ſa tête énorme auroit pu paſſer, avec toute la friſure d'un petit-maître. Géoffroi de ſon côté avoit la bouche ſi empâtée, qu'il ne pouvoit articuler un ſeul mot. O ma ſœur, ſi tu l'avois vu ſous ce maſque eſſayer de rire pour me tranquilliſer ſur ſa culbute! Il ne faiſoit qu'éternuer, cracher, & ſe frotter avec les mains les genoux & les coudes. Son habit, autrefois tout verd, ne 'étoit plus que par derriere : il avoit 'air d'une perruche griſe, à demi-doulée de perroquet. Il retourna quelles pas en arriere, pour chercher n bonnet de peau de renard. Par nheur qu'on y avoit laiſſé tenir la

queue de l'animal, pour figurer en forme de panache. C'eſt elle qui le fit découvrir, & qui ſervit à le repêcher de l'orniere profonde où il s'étoit englouti. Il fallut le tordre & le retordre, pour qu'il pût l'emporter ſous ſon bras. On rattrapa auſſi mon chapeau, à qui le vent faiſoit faire mille ſauts périlleux en avant & en arriere. Mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles; au contraire, il y gagna une épaiſſe calotte, qu'il a ſu conſerver en partie, à la barbe de toutes les broſſes de la maiſon.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, & que tout fut rétabli dans ſon premier ordre autour de nous, il fut d'abord queſtion de faire de la philoſophie ſur toutes ces diſgraces. Mais après en avoir eſſayé de la plus ſérieuſe, il nous vint dans l'eſprit que le parti le plus ſage étoit peut-être de prendre la choſe gaiement. Mon papa tira de ſa bourſe des conſolations pour le cocher. De mon côté, je vis bien que Géoffroi n'étoit en peine que de ſon bonnet, parce que l'habit étoit de

la livrée de la maiſon. Je lui fis un ſigne qui le remit en belle humeur ; & tout le monde continua la route, comme ſi rien ne fût arrivé.

Nous étions près d'entrer dans un village, lorſque nous apperçumes un vieux ſoldat aſſis ſur une pierre au bord du chemin. Il avoit une de ſes jambes pliée en arriere ſous lui, & l'autre, qui étoit de bois, toute roide, & tendue en avant. A ſa gauche étoit une longue béquille, à ſa droite un grand chien noir. Mon papa qui fait profeſſion d'aimer les ſoldats les mieux eſtropiés, le ſalua d'un air de bienveillance, & me donna une piece le vingt-quatre ſols, pour la jetter en aſſant dans ſon chapeau ; ce que je s, ſans me vanter, avec aſſez d'a-reſſe. La voix de ſa reconnoiſſance it ſi haute, qu'elle réveilla une fem-e de très-mauvaiſe mine, qui dor-oit tout près de là ſur un tas de paille. le ſe mit à courir après notre voitu-, & l'atteignit au moment où nous deſcendions pour entrer dans l'au-ge. Ah, Monſieur, dit-elle à mon

papa, vous placez bien mal vos charités! Si vous donnez de ſi belles aumônes à un vieux ivrogne, que ferez-vous pour une brave femme, comme je le ſuis, qui n'a pas bu de vin depuis dix ans? Mon papa, dont l'eſprit s'étoit occupé de bien des choſes dans cet intervalle, ne ſongeoit plus à l'invalide, & la regardoit d'un air étonné. Oui, oui, Monſieur, reprit-elle, c'eſt de ce vieux ivrogne de ſoldat que je parle. J'ai bien entendu comme il vous remercioit pour une piece de vingt-quatre ſols, que le petit Monſieur lui a jetée de votre part: je gagerois qu'avant la nuit il l'aura toute bue en eau-de-vie. Et puis n'avez-vous pas vu ce grand chien noir qu'il a toujours à ſon côté? Un mendiant nourrir un chien! N'eſt-ce pas voler d'autres malheureux? Finiſſez, lui répondit mon papa, d'un ton ſévere. Pourquoi me dire du mal d'un homme qui a beſoin comme vous de ma pitié. S'il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne à un vieux ſoldat. Tandis que nous ſommes aſſis à notre aiſe au

coin du feu, il faut que ces braves gens fupportent le vent, la neige, la pluie, toutes les rigueurs de l'hiver. Il n'eft pas furprenant qu'ils aient recours à une boiffon qui les réchauffe, & qu'ils s'y accoutument. Pour fon chien, c'eft peut-être l'unique attachement qu'il ait dans le monde; c'eft fon compagnon fidelle, le feul ami qui prenne part à fes bonnes ou mauvaifes journées. En achevant ces mots, il lui donna, fans la regarder, une piece de deux fols. Elle la reçut d'un air dédaigneux, & s'en retourna en grognant tout le long du chemin. Cette vilaine femme m'avoit donné de l'humeur. Je fuis bien fâché, dis-je à non papa, que vous l'ayez fecourue e la moindre chofe. Dire des injures ce pauvre foldat, & lui envier votre mône! il faut être bien méchant! 1 as raifon, mon fils, me répondit- Celui qui veut émouvoir ma pitié vers lui aux dépens d'un autre, ne qu'exciter mon indignation. Ce-dant je la vois dans le befoin, & blie fon mauvais naturel. Elle en

est assez punie par elle-même. Sans la méchanceté de sa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui.

Pendant ce dialogue, l'aubergiste nous avoit conduit dans une chambre, dont une croisée s'ouvroit sur le chemin que nous avions parcouru, & l'autre, sur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'apperçus, fut la vieille femme qui venoit de s'asseoir au pied d'un ormeau, tout près de la maison. Elle tiroit de sa poche une petite bouteille de vin, dont elle se mit à boire d'un grand courage. J'appellai mon papa, & je la lui fis remarquer. Il m'imposa silence, de peur qu'elle pût nous entendre. Au même instant, nous vîmes au loin le vieux soldat, qui venoit vers nous, appuyé sur sa béquille, & suivi de son chien noir. Aussi-tôt que la vieille femme l'apperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans sa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mere! lui dit l'homme à mous-

tache, en l'abordant, eſt-ce que vous voulez coucher là ſans dîner? Vous n'avez donc pas faim d'aujourd'hui? Oh, ce n'eſt pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton pleureur, c'eſt de quoi manger. Bon, s'il ne tient qu'à cela, repliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors s'étant aſſis auprès d'elle, il fit gliſſer de deſſus ſon dos un vieux havreſac, & en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelat bien enveloppé dans du papier, qu'il lui préſenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain & de fromage; encore à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à ſon chien, qui s'étoit mis par-derriere, & qui tenoit ſa tête appuyée ſur ſon épaule, de l'air de la plus intime familiarité.

Pendant leur repas, la méchante vieille tourna la converſation ſur la dureté des voyageurs, & dit que ce Monſieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier. Il m'a l'air

d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui reſtoit dans ſa bourſe que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jetter par ſon fils. Une piece de vingt-quatre ſols. La voilà. Il n'en tombe pas ſouvent de ce calibre dans mon chapeau. Mais ne ſoyez pas en peine, vous en profiterez comme moi. Je ne ſais pas être heureux tout ſeul. Un bon repas demande un coup de vin. Je n'en ai pas fait couler aujourd'hui une goutte dans mon eſtomac, malgré le froid ſalé qu'il fait. Mais ma pauvre bourſe étoit ſi platte, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à préſent; & je ſuis en état de dépenſer aujourd'hui ſix ſols, trois pour vous, trois pour moi. Le reſte ſera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mere, donnez-moi la main.

Il ſe leva d'un air jovial, en diſant ces mots. La méchante vieille ſe mit à faire le bon valet. Elle lui préſenta officieuſement ſa béquille, & careſſa ſon chien. Je crois que je l'aurois

battue pour cette noire fausseté. Ils s'acheminerent ensemble vers l'auberge, tandis que nous allions nous poster à la fenêtre qui donnoit sur la cour. Nous vîmes bientôt le soldat se faire donner une roquille de vin, & deux petits verres, dont il remplit l'un pour sa convive. Elle l'avala tout d'un trait. Mon papa ne put contenir plus longtems son indignation. Fi! la détestable créature, cria-t-il à haute voix. Ils leverent tous deux la tête. La femme poussa un cri en nous reconnoissant; mais le soldat n'en parut point déconcerté. Mon bon Monsieur, cria-t-il à mon papa, vous voyez comme nous nous régalons à votre santé. Permettez que je vous la porte, continua-t-il, en ôtant son châpeau, celle de monsieur votre fils aussi. Je n'oublie personne, si petit qu'on soit, quand c'est d'honnêtes gens. Grand bien vous fasse l'ami! lui répondit mon papa vous avez un cœur tel que je les aime. Tout pauvre que vous êtes, vous savez obliger. Voici de quoi vous souvenir encore de nous (en lui jettant un

un écu ſur la table); mais pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent de calomnier lâchement...... La méchante femme n'en attendit pas davantage, elle ſe retira la tête baiſſée, dans une extrême confuſion.

Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave ſoldat, nommé Thierry, avoit ſervi trente ans; qu'il n'avoit quitté les armes que par une ſuite du malheur arrivé à ſa jambe, & qu'il avoit les certificats les plus honorables de tous ſes officiers. C'eſt lui, continua-t-il, qui maintient le bon ordre & la paix dans le village. Ses mouſtaches griſes en impoſent encore aux vagabonds. Tout le monde ſe feroit un plaiſir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre; mais il n'en reçoit point qu'il ne l'ait mérité par quelques ſervices, comme des meſſages d'une paroiſſe à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colere, ſi j'avois refuſé de prendre ſon argent pour le verre de vin qu'il vient

de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits de mon état, & que si je lui donnois quelque chose, je serois obligé de le porter sur le compte d'un autre ; ce qui ne seroit pas juste. Tous les matins il va de bonne heure avec une hotte de cailloux sur les épaules, remplir les ornieres faites la veille sur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il est bien entretenu. Il ne demande jamais rien ; mais il n'est guere de voyageurs habitués sur la route, qui ne lui donnent quelque chose au passage ; & il le prend en conscience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hiver, quand le froid est trop rude, il vient faire des sabots d'enfans au coin de ma cheminée ; & il les donne pour rien à ceux qui ne sont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danser devant lui pour sa peine.

Eh bien, ma sœur, que dis-tu de ce bon Thierry ? Ce dernier trait de son histoire m'a fait tant de plaisir, que je lui ai commandé pour toi une

paire de sabots, que je prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuse, & d'ailleurs trop loin de lui, pour le payer en gambades, je me charge, à ton intention, de le solder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner six francs, afin que le cadeau soit plus digne de t'être présenté. Ils ne te seront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon Journal n'eût déja fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres histoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faisant, je mis à fin une grande aventure, par le moyen dont le Seigneur Don Quichotte, malgré toute sa bravoure, n'auroit jamais eu l'esprit de s'aviser. Tu vas croire, peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un Enchanteur, ou tout au moins un Géant dans la querelle, & qu'il s'agissoit de la destinée de quelque illustre Princesse, & d'un grand royaume à reconquérir. Eh bien non, ma chere Juliette, ce n'étoit qu'une petite Dindoniere aux prises avec un petit Chevrier,

pour défendre une petite pomme qu'elle venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cause de ce duel, je pris, comme tu le devines sans peine, la défense du foible, mais en paroles; car heureusement pour le fort, je n'avois ni lance, ni rondache; d'ailleurs, il faut aussi te dire qu'il étoit de tournure à rosser, malgré toutes ces armes, le pauvre chevalier. Je vis tout de suite que le personnage d'un Salomon, ou d'un Titus, alloit beaucoup mieux à ma taille, & je terminai le combat au grand contentement des deux champions, en partageant entre eux les derniers restes du pâté que maman nous avoit donné pour la route.

Je pourrois encore te représenter la détresse d'un malheureux lievre, que nous vîmes courir à travers les champs, poursuivi par une meute de chiens & de chasseurs.

Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ses crochets dans la plaine, étoit grimpé sur la pointe d'une roche pendante tout,

à-pic ſur des précipices. Un chien furieux l'apperçut dans cette derniere retraite, & eut l'audace de le forcer. Je les vis ſe précipiter l'un & l'autre, & rouler enſemble tout déchirés.... Mais cette peinture eſt trop cruelle, n'eſt-ce pas? J'aime mieux t'offrir des images plus douces, en te parlant de la joie que notre arrivée inattendue a fait naître ici dans toute la maiſon. Si tes plaiſanteries malignes ne m'avoient pour jamais détrompé de l'idée que j'ai voulu prendre quelquefois de mon mérite, je me croirois un homme important, à la maniere dont je ſuis fêté. Il eſt plus modeſte de croire que je ſuis redevable de ces égards au ſouvenir que l'on a conſervé de ta viſite de l'année derniere, & je mets tout mon orgueil à te devoir ma conſidération.

Voilà, ma chere ſœur, le récit peut-être un peu trop détaillé de mes diverſes aventures. La plus périlleuſe eſt celle ou je me ſuis engagé pour te plaire, en eſſayant de te les décrire. Je n'aurois jamais cru en venir à

bout. Je ne veux point te faire valoir mon travail. Je me flatte cependant que tu m'en saurois quelque gré, si je te disois que l'on me somme depuis un quart-d'heure pour goûter des beignets qui se réfroidissent à m'attendre. Je ne crois pas que l'héroisme de l'amitié fraternelle puisse aller guere plus loin.

Adieu, ma chere Juliette, je vais me divertir ici le mieux qu'il me sera possible, pour que tu me retrouve plus gai, quand je retournerai près de toi. C'est une attention délicate dont tu dois sentir tout le prix, & qui te prouve le tendre attachement avec lequel je suis pour toujours ton frere & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

Derniere réponse de Juliette de Lormeuil à son frere.

J'AVOIS toujours ouï dire que rien ne servoit comme les voyages à former l'esprit. Ta relation vient de m'en donner une preuve, à laquelle j'étois loin de m'attendre. Qui jamais eût pensé qu'un petit écolier de rhétorique, comme toi, se crût déja philosophe pour avoir fait six lieues ? Tu me disois dans ta premiere lettre que tu destinois le récit de ton voyage à la postérité. Lorsque tu voudras l'envoyer à son adresse, je me charge de faire le dessin de quelques estampes pour l'accompagner. Ta description de la campagne, dans cette triste saison, me fournira le sujet d'un paysage d'automne très-pittoresque. L'opiniâtre cocher, qui, sans bouger de son

ſiege, tiraille par la manche ſa malheureuſe redingotte, le pauvre Géoffroi ſe relevant tout confus de ſon bourbier, mon petit étourdi de frere, tête nue à la portiere, ſuivant des yeux ſon chapeau dans ſes pirouettes, voilà trois drôles de figures à peindre, tandis que mon papa toujours fidelle à ſon caractere de prudence, ſera le contraſte de mes originaux, en ſaiſiſſant les rênes, & arrêtant l'attelage. Tu penſes bien que je n'oublierai pas le dîner ſous l'orme de la méchante femme, & du vieux ſoldat. Quelle bonne phyſionomie je veux donner à ce brave Thierry, & à ſon chien noir, mangeant amicalement ſur ſon épaule! Enfin, je terminerai ma galerie par la ſcene de la Dindoniere & du Chevrier. Mon frere ſera peint, comme tu te repréſentes toi-même, jugeant gravement leur querelle, & les mettant d'accord avec des bribes de pâté. Il eſt vrai que je ne mettrai au-deſſous ni le nom de Salomon, ni celui de Titus, que tu ne fais pas la moindre façon

à te donner avec ta modeftie ordinaire, mais bien celui du nouveau SANCHO PANÇA. Ce qui ne laiffera pas de te faire également honneur; car je n'ai guere vu dans ma vie de perfonnage d'un plus grand fens.

Comme je me flatte que tu ne voudras jamais être en refte avec moi, je t'abandonne auffi mon voyage, pour en tirer tels fujets de deffin qu'il te plaira d'y trouver. Je crois qu'ils pourroient faire très-naturellement le pendant des miens.

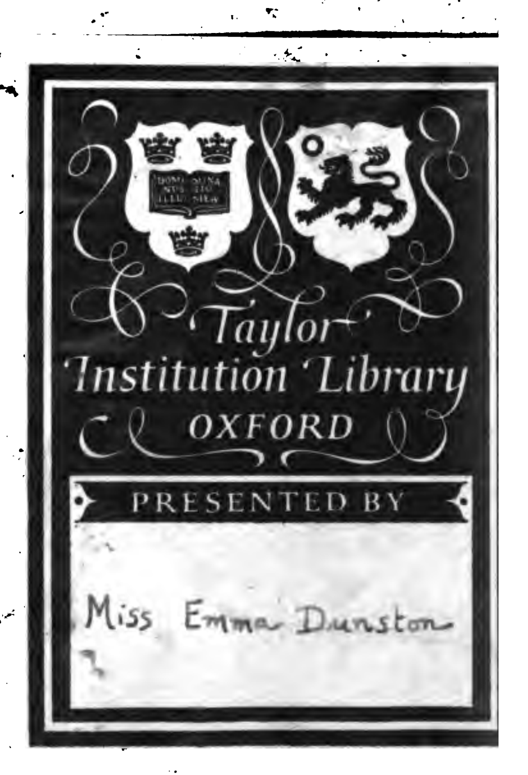
N'allois-je pas oublier de te faire mes remerciemens pour les jolis fabots de la façon de Thierry? Comme je ne me fens pas en état de répondre à un cadeau fi magnifique, tu permettras que je te paie à ton retour, comme il fe fait payer des pauvres enfans du village. Je répete à cet effet un nouveau pas de rigodon.

Je fuis infiniment touchée du foin généreux que tu prends pour me conferver ta gaité. Je te prie de croire que je fuis capable de la même délicateffe.

Adieu, mon cher Didier, nous ſommes, je penſe, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter ſur toi que par les ſentimens d'une plus tendre amitié,

JULIETTE DE LORMEUIL.

FIN.


DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

